

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

SCENES DE LA VIE CANADIENNE

(Suite et fin.)

IV

LE JACK-LIGHT.

Le nom de Toby Harving avait éveillé une certaine inquiétude dans l'esprit de M. Blumenbach, et Johanna, visiblement troublée, ne songeait plus ni à la pêche, ni aux vers de Wendswork. Sir Henri dut fermer le livre. Au désappointement d'une partie manquée se joignait l'appréhension de voir le maître flotteur apparaître un matin, plein de colère et animé par le désir de la vengeance. On replia les lignes ; la collation se fit vite et sans appétit et l'on reprit le chemin de l'habitation. Le reste de la journée se passa assez tristement. Un souvenir menaçant s'était glissé comme un hôte importun dans le petit salon du planteur, et il régna jusqu'au soir un silence auquel l'heure du thé vint heureusement mettre fin. Quand la lampe fut allumée, Johanna pria son père de chanter avec elle une ballade allemande d'un rythme rapide, puis une romance plus tendre, puis un air du *Freyschütz*, enfin le cœur des chasseurs du même opéra, dans lequel sir Henri fit sa partie. Il y a dans l'accentuation anglaise quelque chose de guttural et d'étrange qui donne toujours un peu envie de rire à ceux qui l'entendent. M. Blumenbach et sa fille eurent peine à garder le sérieux pendant que sir Henri chantait, et cet excès d'hilarité fit une heureuse diversion à la tristesse qui pesait sur eux.

—Eh bien ! dit bravement sir Henri, vous voilà en belle humeur tous les deux ; j'en suis ravi !...Ce chœur, auquel j'ai eu l'imprudence de me mêler, m'a transporté dans les sombres défilés où le chasseur allemand prépare sa balle enchantée, et il m'est venu une idée qui en vaut bien une autre.

—Laquelle ? demanda la jeune fille.

—Laissez-moi le temps d'achever, miss Johanna : nous sommes nous aussi, de francs tireurs, et pourtant nous n'avons pas pratiqué tous les genres de chasse au *jack-light*,¹ et je vous le propose.

—Une chasse au *jack-light* ! interrompit Johanna, mais cela doit avoir lieu la nuit ?

—Sans doute, répondit sir Henri ; et en l'endroit le plus profondément obscur que nous pouvons trouver...C'est une chasse fantastique comme celle du *Freyschütz*.

—La nuit !...répéta la jeune fille.

—La nuit répliqua sir Henri. Avez-vous peur des fantômes ?

—Non, dit Johanna ; mais la nuit appartient au génie du mal...

—Eh bien ! reprit Sir Henri en s'approchant d'elle, nous aurons contre ce génie redoutable deux armes efficaces, la présence d'un ange et...nos fusils.

Telle est la puissance d'un compliment sur le cœur inexpérimenté d'une jeune fille que ces paroles banales suffirent à éloigner les craintes que ressentait Johanna. La jeune fille ne rêva plus que l'exécution immédiate de cette partie de chasse au flambeau. Dès le lendemain soir, le vieux Bill fut chargé de préparer deux bateaux, l'un destiné à porter le *jack*, l'autre réservé au chasseur. La journée avait été chaude et sombre ; quand la nuit vint, il n'y avait aucune étoile au firmament. L'obscurité la plus profonde régnait sur les eaux. M. Biumenbach et sa fille prirent place sur la première de ces deux barques et près d'eux s'assit Bill, qui remplissait les fonctions de rameur ; dans le second bateau s'assit sir Henri, accompagné d'un Canadien habile à manier l'aviron. Pendant plus d'une heure, les embarcations descendirent le courant côte à côte : il s'agissait de choisir un lieu hanté par les chevreuils.

—Eh bien ! miss Johanna, dit sir Henri, trouvez-vous donc les ténèbres si effrayantes ?...

—On ! non, répliqua la jeune fille ; je me sens si bien accompagnée... J'ai mon père à mes côtés...

—Et le vieux Bill, qui est si brave !... Je ne sais rien de plus charmant que de descendre paisiblement à minuit le cours d'une rivière profonde et doucement rapide comme celle-ci !

¹ Chasse à la lanterne, ou, comme l'appellent les Canadiens français, chasse au flambeau.

—C'est vraiment délicieux, reprit la jeune fille. N'est-ce pas mon père ? Voyez donc ces mouches à feu qui se croisent autour de nous comme des étincelles ! c'est ravissant...Quelle bonne idée vous avez eue là, sir Henri...

—Avouez-le, miss Johanna, répliqua sir Henri, il y a de belles choses sur cette terre canadienne, et vous ne vous en doutiez pas !... C'est que pour les comprendre et les goûter, il faut venir d'un pays où l'imprévu a cessé d'exister.

—Quelle sérénité dans ces forêts pleines de ténèbres ! quel mystère sous ces dômes sombres ! ajouta-t-elle à demi-voix. Pour la première fois je comprends, moi aussi, les splendeurs d'une nuit d'été dans la solitude.

—Quand ces forêts auront cessé de couvrir le sol qui les a vues naître, dit à son tour sir Henri, quand il n'y aura plus ici que des champs, des récoltes, des maisons, des routes, des vergers, comme en Angleterre, et de hautes cheminées dont les vapeurs salissent l'horizon, il se trouvera peut-être des poètes pour chanter les beautés de la solitude, et ce sera du milieu des bruits incessants d'une cité laborieuse que leurs chants s'élèveront !... L'homme est fait : il dédaigne ce qu'il a et regrette ce qu'il n'a plus...Mais nous, tâchons de ne pas oublier le présent, et songeons à notre chasse nocturne. Puis, s'adressant à Bill :—Cessez de ramer, lui dit-il ; vous allez maintenant rebrousser chemin et remonter le courant en faisant le moins de bruit que vous pourrez. Je vous suivrai à distance avec mon bateau, et si je fais feu, vous arrêtez... c'est entendu !... Surtout du silence, miss Johanna !

Sir Henri alluma le *jack*, fixé à la proue du bateau que montaient Johanna et son père ; aussitôt le vieux Bill laissa tout doucement tomber dans l'eau ses deux rames, et il s'éloigna. Le *jack* brillait comme un phare. Des milliers de mouches, de moustiques et de papillons de nuit l'entouraient de manière à lui donner l'apparence du soleil vu à travers un voile de nuages. Les deux barques, éloignées l'une de l'autre d'environ cinquante pas, s'avançaient lentement sur les eaux limpides du Saint-John, couvertes toutes les deux par les ombres que projetaient les arbres de la forêt. Tout-à-coup Bill cessa d'agiter ses avirons.

—Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda tout bas M. Blumenbach...

—Il y a...quelque chose, répondit Bill.

—Quelle chose ? dit sir Henri, qui faisait ramer en avant pour connaître la cause de ce temps d'arrêt. Quoi donc ?

—Quelle chose ou quelqu'un sur mon honneur, dit à demi-voix le vieux serviteur ; j'ai de bons yeux, monsieur

—O mon Dieu ! s'écria la jeune fille.

—Allons donc, miss Johanna, repartit sir Henri ; vous, si brave, vous auriez peur... Tous ces pourparlers peuvent nous faire manquer l'heure propice : Ramez, Bill !

Le vieux serviteur se mit à ramer avec une précaution que la défiance augmentait encore, et le *jack* refléta de nouveau sa lumière dans le pur cristal des eaux. Sir Henri, appuyé sur la proue du second bateau, regardait avec attention les deux bords de la rivière. Il lui sembla voir passer une ombre, qui s'enfonçait sous les arbres et marchait le long de la rive ; mais comme il s'efforçait de distinguer si cette ombre était celle d'un homme ou d'un quadrupède, il aperçut un peu plus loin la silhouette d'un chevreuil qui se tenait debout, dans l'eau jusqu'aux genoux, la tête allongée : l'animal contemplait le *jack-light* avec tant d'étonnement et de plaisir, qu'il semblait fasciné par cette lumière errante. Sir Henri eut tout le temps d'épauler solidement sa carabine et d'ajuster le chevreuil. Le coup partit ; la pauvre bête, frappée à la tête, fit un bond, s'élança hors de l'eau et essaya de fuir vers la forêt.

—A terre, à terre ! dit vivement sir Henri à l'homme qui conduisait son bateau... Puis, sautant dans la rivière, assez basse en cet endroit, il s'élança sur les pas du chevreuil, qui se débattait au milieu d'un hallier.

—Je le tiens ! s'écria-t-il d'une voix triomphante, en saisissant l'animal par sa ramure... Miss Johanna, je le tiens !

—Voilà qui est au mieux, dit M. Blumenbach ; nous n'avons plus qu'à rentrer maintenant.

—Déjà, mon père ? demanda Johanna.

—Que ferions-nous ici plus longtemps ? Le coup de fusil a épouvanté les chevreuils à trois milles à la ronde ; il n'y a plus d'espoir d'en voir reparaitre un seul d'ici à demain... Sais-tu qu'il est deux heures du matin !—Tandis que M. Blumenbach mettait le pouce sur le ressort de sa montre pour la faire sonner, un cri étrange retentit du côté où s'était fait entendre la voix de sir Henri.

—Mon père ! dit Johanna en saisissant le bras de celui-ci.

—Peut-être le cri d'un lynx ou le miaulement d'un chat sauvage ; il y des bruits si extraordinaires la nuit dans ces forêts... Holà ! sir Henri voulez-vous que l'on vous aide à rapporter votre gibier ? ... — C'est singulier, murmura M. Blumenbach, qui se penchait vers le rivage, il n'a pas répondu...

— Chut ! fit Johanna ; je crois entendre des pas dans les herbes sèches... Bill, sautez à terre ; mon vieux Bill, allez voir ce qui se passe par là... Mon père, si nous allions aussi !... Bill prendrait la lanterne et nous éclairerait...

— Reste ma fille, j'irai seul !...

— Oh ! non, non, j'aurais trop peur, reprit Johanna ; mais où est-il ? où peut-il être ? Oh ! ce cri qui m'a fait tressaillir...

La jeune fille était descendue à terre avec son père ; Eill, qui avait amarré le bateau à une racine, les précédait portant le *jack*. Ils marchèrent au hasard pendant cinq minutes, embarrassés dans les grandes herbes auxquelles se mêlaient des ronces entrelacées.

— Mon cher maître, dit Bill en s'arrêtant tout à coup, n'avancions pas !... La malédiction de Dieu est sur nous... Ne sentez-vous pas l'odeur de la fumée ?

— Et ne sentez-vous pas luire les flammes à travers les arbres ? ajouta Johanna. Mon père, la forêt est en feu... Où est sir Henri ? Où sommes-nous ?... Que faire ?...

La fumée s'avancait en effet comme un nuage noir au milieu de l'obscurité, et derrière cette sombre nuée courait la flamme, léchant les herbes et s'élançant en spirales le long des lianes enroulées autour des grands arbres. Subitement saisies par le feu, les feuilles se contractaient avec un crépitement sinistre. Çà et là se dressaient des chênes et des hêtres à demi consumés, pareils à des colonnes incandescentes ; ils oscillaient quelques instans sur leur base, puis roulaient avec fracas, et leur débris jaillissait au loin sous forme de charbons ardents. L'incendie marchait vite, aussi vite que la mer poussée par les vents du large aux marées d'équinoxe. Le feu, qui puisait un aliment dans les herbes desséchées par le soleil, s'élevait comme des vagues et ondulait en s'étendant toujours. Chassés de leurs repaires, les animaux de la forêt fuyaient comme des ombres, silencieux et frappés de terreur. Johanna, ainsi que son père et le vieux Bill, avaient dû se rapprocher de la rivière et chercher un refuge dans leur bateau : déjà des brandons de feu pleuvaient sur les eaux et s'y éteignaient avec un sifflement étrange. M. Blumenbach appela près de lui l'autre barque, celle que montait sir Henri quelques instans auparavant, et s'adressant à l'homme qui la conduisait : —Pouvons-nous retourner vers les *Grands Falls* ? lui demanda-t-il.

— Impossible, répondit le rameur ; l'incendie vient de ce côté ; tout est en feu par là.

En effet, tout le ciel semblait n'être dans cette direction qu'une fournaise ardente.

— Descendons la rivière, s'écria M. Blumenbach, et que Dieu nous garde !

Il enveloppa de son manteau sa fille Johanna, qui demeurait appuyée sur le bord de la barque, muette, frappée d'effroi et de stupeur. Une sueur froide perlait sur le visage pâle de la jeune fille en dépit de l'air brûlant que promenait autour d'elle le sombre

nuage de fumée marchant devant les flammes. Bill faisait force de rames, ainsi que le Canadien qui conduisait l'autre bateau : ils allaient à l'aventure, tournant le dos aux *Grands Falls* et à l'habitation dont le fléau dévastateur les forçait à s'éloigner. Arrivés à l'embouchure de l'un des petits affluents du Saint-John, nommé *Salmon-River*,—la rivière du Saumon,—ils en remontèrent le cours pour y chercher un refuge, et s'arrêtèrent enfin devant un groupe des maisons habitées par des *farmers*. Depuis longtemps déjà il faisait jour. Les vapeurs épaisses que la brise du matin dispersait en épaisses colonnes à travers le ciel indiquaient la direction de l'incendie ; il s'étendait sur un immense espace, marchant toujours, sans trouver d'obstacle, jusqu'à ce que la rivière Saint John vint lui barrer le passage. Tout le triangle compris entre les *Grands Falls*, les Lacs aux Aigles et le cours d'eau nommé Aroostook, sur la rive droite du Saint John, devint la proie des flammes. Bestiaux, habitations, récoltes, tout périt en quelques heures, et les *farmers*, surpris dans leur sommeil, échappèrent à grand'peine à la fureur de l'incendie.

Les habitans des bords de *Salmon River* accueillirent avec empressement M. Blumenbach et sa fille. Ce n'était pas sans une curiosité mêlée de sympathie qu'ils considéraient la jeune miss dont ils avaient entendu vanter si souvent la grâce et l'intrépidité ; mais la pauvre Johanna n'était plus que l'ombre d'elle-même. En proie à une fièvre violente accompagnée de délire, elle ne cessait de demander son père : Où est-il ?... Puis elle répétait en allemand : Oh ! quelle nuit charmante !... Qu'il fait bon voyager sur la rivière au milieu des ténèbres !... Heinrich ! Heinrich !... Au milieu des angoisses que lui faisait éprouver l'état alarmant de sa fille, M. Blumenbach oubliait tout autre soin. Qu'était devenue son habitation ? Il l'ignorait encore. Lorsque les flammes furent complètement éteintes et le sol assez refroidi pour qu'il fût possible d'y poser le pied, Bill reçut de son maître l'ordre d'aller constater par ses yeux les désastres que l'incendie avait causés dans son domaine. Le vieux serviteur partit accompagné du rameur qui conduisait quelques jours auparavant le bateau de sir Henri Readway, et tous deux ils remontèrent la rivière Saint-John jusqu'au pied des *Grand Falls*. Tout ce qui avait appartenu à M. Blumenbach était détruit, maison, cultures, arbres fruitiers. On eût dit qu'une main ennemie s'était acharnée contre cette demeure tranquille et y avait allumé le feu sur tous les points à la fois. En descendant de nouveau la rivière pour retourner vers son maître et lui rendre compte de ce qu'il venait de voir, Bill ne put résister au désir de débarquer au lieu même où sir Henri avait disparu après avoir tiré le chevreuil

à la clarté du *jack-light*. Jamais le vieux serviteur n'eût osé mettre le pied sur cette plage fatale, s'il se fut trouvé seul : mais la présence d'un compagnon plus hardi que lui le rendait moins poltron. Ils descendirent donc à terre et se mirent à marcher le long du rivage : tout n'était que cendres et charbons éteints aussi loin que la vue pouvait s'étendre, excepté une touffe de roseaux et de joncs entourée de flaques d'eau, et si humide que le feu avait passé par-dessus ce bouquet d'arbres aquatiques sans les entamer. Là ils aperçurent, auprès des restes desséchés d'un chevreuil, le corps de sir Henri à demi-brûlé par les flammes qui l'avaient atteint en courant. Un long couteau à manche de corne, semblable à ceux que les *lumberers* portent à la ceinture, lui avait percé le cœur, et restait profondément enfoncé entre deux côtes.

Les incendies étaient alors très-fréquents dans ces contrées, on ne s'occupait point de rechercher la cause de celui qui venait de ravager tant de maisons, cultures et de forêts. Chaque *farmer* se remit à construire sa demeure et ensemençait ses terres avec un nouveau courage ; mais M. Blumenbach, atterré par la double catastrophe dont il venait d'être témoin, ne voulut plus rester dans ces solitudes américaines, où il avait espéré trouver la paix et le repos. Il se décida donc à retourner en Europe. Johanna fut longtemps à se remettre des émotions terribles qui l'avaient assaillie dans cette nuit fatale. Le courage et l'intrépidité dont elle avait fait preuve durant ces beaux jours si vite écoulés l'abandonnèrent pour jamais : elle devint plus timide, plus craintive qu'auparavant. Le moindre bruit l'alarmait, elle avait peur de tout, et particulièrement des joies bruyantes. Son père ne lui parla jamais de la découverte que Bill avait faite sur les bords de la rivière ; la disparition de sir Henri Readway demeura toujours un mystère pour Johanna, et, quelque pénible que fût cette incertitude, elle était certainement moins cruelle que la réalité. Les quelques mois pendant lesquels la pauvre jeune fille avait joui de toute la plénitude de la vie lui semblaient un rêve délicieux dont un affreux cauchemar l'avait subitement tirée sans qu'elle sût pourquoi ni comment. Son père se rendait mieux compte des événements tragiques qui le forçaient à changer encore de pays et de climat.

Un soir, à bord du navire qui le ramenait en Europe, des passagers parlaient de la difficulté et des périls auxquels s'exposent les émigrants qui défrichent les forêts américaines.—Ah ! répondit l'ancien planteur, il est plus facile d'extirper toutes les plantes sauvages d'une savane que d'arracher l'envie et la haine d'une âme basse et vile ; il est moins dangereux de marcher sur la queue d'un serpent à sonnettes que de blesser un cœur orgueilleux et sans pitié.

LES CHEMINS A LISSES DE BOIS.

Pour se faire une juste idée de la valeur des chemins à rails de bois, et de l'importance du problème qui me semble avoir reçu une solution complète à Gosford, il est bon de ne pas perdre de vue le mode de construction particulier de ces chemins.

D'abord, les travaux de terrassement, de déblai, de remblai, etc., s'exécutent comme pour une ligne de chemin de fer *ordinaire*, avec cette différence capitale, toutefois, qu'avec les rails de bois, les rampes peuvent être beaucoup plus roides, les pentes plus déclives, et les courbes à rayon beaucoup plus petit.

Les roues de métal mordent mal sur le fer ou sur l'acier ; et pour peu que les rampes ou que les pentes soient fortes, les roues glissent et patinent. Si je suis bien informé, l'inclination des pentes et des rampes, sur les chemins à rails de fer ou d'acier ne dépasse guère 50 ou 60 pieds par mille. Sur le bois, au contraire, l'adhérence des roues de fonte est beaucoup plus considérable ; et les dix-huit *wagons plateformes* que trainait l'engin, lors de notre excursion ont monté avec la plus parfaite aisance et descendu de même, une rampe de 125 pieds par mille. Sur le chemin à rails de bois de Clinton, il y a une rampe de 365 pieds par mille !

De là, avantage immense au point de vue de l'économie, et dont on tient pas assez compte. On s'imagine assez généralement que toute l'économie à réaliser dans la construction de ces chemins consiste dans la différence du prix de revient des rails de bois et des rails de fer ; c'est une erreur.

En effet, les rampes et les pointes pouvant être beaucoup plus fortes, les travaux de déblai et remblai sont par là-même, beaucoup moindres. De plus, les courbes pouvant être à rayon beau-

coup plus petit, cela permet de détourner avec la plus grande aisance les obstacles de tout genre : collines, monticules, etc., qu'il faut ordinairement percer quand il s'agit d'un chemin de fer.

Dans les endroits savenneux, marécageux, où le remblai coûterait trop cher, on plante des chevelets de bois tout uniment.

Sur la partie du Chemin de Gosford que nous avons vu l'autre jour, ¹ l'on a été que rarement obligé de recourir à cet expédient. Ces chevalets reposent, en certains endroits, sur des fondations creusées à 11 pieds sous terre. Les diverses pièces qui composent ces chevalets sont parfaitement bien liées ensemble et forment un tout compact et de la plus grande solidité : rien ne bronche.

Les rails sont de bois d'érable, et, dans les lieux boisés comme Gosford, le prix de revient d'un rail de 14 pieds de long est de trente ou quarante centins ; ce qui, pour ce seul *item*, assure, me dit-on, une économie de \$2,000 par mille.

Donc, économie dans le terrassement et dans la confection de la voie, et économie dans le prix d'achat des rails, et de tous leurs accessoires ; voilà ce qui frappe d'abord dans ce mode particulier de construction.

Le coût entier du chemin de Gosford, en incluant dans l'évaluation l'achat des terrains et du droit de passage, plus un engin superbe, un wagon de première classe, un wagon à marchandises, dix-huit *wagons plate-formes* ne s'élève qu'à \$6000 par mille !

Dans la construction de ces chemins il n'entre pas un morceau de fer, pas un clou ; tout est de bois.

Les traverses consistent tout uniment en tronçons de sapins, d'épinettes, de pruches etc., non dégrossis.

On pourrait objecter que le choix du bois, pour ces traverses, est peu judicieux, et qu'elles ne tarderont pas à se détériorer. La réponse à cette objection est que la confection de ces traverses, à l'aide des machines employées à Gosford, est si peu dispendieuse qu'il est plus économique de les remplacer lorsqu'elles sont détériorées, que de se donner la peine de choisir le bois.

L'encochage de ces traverses, avec le mécanisme breveté par M. Hubert et qui était en pleine opération lors de notre visite, se fait avec une rapidité incroyable. Les pièces de bois ne font que passer, et les coches sont pratiquées aux deux extrémités ; toutes ayant absolument la même largeur, la même profondeur, etc.

Les rails sont sciés à l'aide d'une scie ronde mue par la vapeur.

¹ L'excursion dont parle M. le Dr. Larue a eu lieu au mois d'août dernier. Bon nombre de citoyens marquants de Québec y avaient pris part ainsi que plusieurs membres de la presse. Depuis, le chemin Gosford a été terminé et son inauguration a eu lieu tout récemment.—(Note de la Rédaction).

Il est beau de voir ces énormes tronçons d'érable, fixés en un clin d'œil sur leur chariot, venir se présenter, tour à tour, à la scie qui les entame avec une force et, en même temps, une aisance extraordinaires. C'est comme un couteau qui passe dans du fromage, disait un des visiteurs, lors de notre excursion.

Avec une seule scie, on confectionne, à Gosford, mille pieds par heure, de ces rails.

Tout à côté, et mue par le même engin, est une scie de plus petit diamètre, dont la besogne est de tailler les coins. Il faut voir avec quelle rapidité cette besogne s'accomplit : 500 coins dans une heure ! On utilise, pour la confection de ces coins, les rognures des tronçons qui ont servi à la confection des rails. Les écorces, le déchet du bois servent à alimenter le feu de la bouilloire de l'engin ; de sorte que rien n'est perdu.

On comprend que ces machines qui, à Gosford, sont établies sous des abris temporaires, dont le coût ne s'élève pas à \$50, sont d'un secours immense.

Les traverses, encochées comme je viens de le dire, sont posées en travers de la voie, avec des espacements très-rapprochés. Les rails sont placés dans ces coches, bout à bout ; et deux coins de bois, venant à la rencontre l'un de l'autre, fixent ces rails, et les tiennent en place. Tout cet agencement, traverses, rails, coins, forme une charpente serrée et compacte, et dont la solidité est à toute épreuve.

L'objection qui se présente naturellement à l'esprit de ceux qui dissertent sur ce chemin à rails de bois, est la suivante :

Quelle sera la durée de ces rails ? Comment résisteront-ils aux diverses causes de détérioration ?

Les causes de détérioration sont :

- 1o. Pourriture du bois ;
- 2o. Eraillures ;
- 3o. Ecrasement ;
- 4o. Usure par le frottement ;
- 5o. Action de la neige, gelée ; longueur de nos hivers, etc.

1o. Pourriture des rails. Le bois qui paraît le mieux approprié, ici, à la confection de ces chemins est l'érable.

A maintes reprises déjà, j'avais entendu dire que l'érable se putréfie promptement, et que, conséquemment, les rails, faits avec ce bois ne pourraient avoir une longue durée. Pour justifier cette manière de voir, on invoquait une foule de raisons plus ou moins plausibles, et surtout, la proportion considérable d'aubier que présente l'érable, etc.

Voulant avoir quelque chose de précis sur ce sujet important, je

me suis adressé à mon savant collègue, l'abbé Brunet, Professeur de Botanique à l'Université Laval, qui a bien voulu me donner les renseignements suivants.

Sur un érable de deux pieds de diamètre, l'épaisseur de l'aubier varie de deux à trois pouces. Cette proportion est peu considérable; plus forte, cependant, que sur d'autres bois francs, notamment, le merisier rouge. Mais cet aubier se durcit par la dessiccation; et l'érable se dessèche sans retrait. Lorsque le bois est sec, l'aubier est aussi bon que le bois parfait.

Un point d'une importance pratique considérable, c'est que le bois destiné à la confection de ces rails, de même que le bois de chauffage, doit être coupé *durant l'hiver, avant l'ascension de la sève*; et cela pour des raisons dont l'énumération m'entraînerait trop loin.

Du reste, je crois devoir faire observer qu'à mon avis, les rails se trouvent dans des conditions exceptionnelles, et qu'on ne doit pas juger du degré de résistance qu'ils offriront à la putréfaction, en les comparant à un morceau de bois d'érable qui serait tout uniment exposé à l'air.

En effet, *toutes choses égales d'ailleurs*, les bois poreux sont ceux dont la putréfaction est la plus hâtive.

L'eau, l'humidité, l'air, pénètrent beaucoup plus aisément dans les pores largement ouverts d'un bois *mou*, que dans les fibres serrées d'un bois *dur*. La compression énergique et souvent renouvelée à laquelle sont soumis les rails, par le passage des engins et des wagons lourdement chargés, n'a-t-elle pas l'effet de rapprocher les molécules, de les tasser, de les condenser et diminuer par là les pores et les espaces vides? Et n'arrive-t-il pas, avant longtemps, que cette compression énergique donne à l'aubier, de même qu'à tous les rails un degré de compacité que ne pourrait jamais acquérir un morceau du même bois qui serait uniquement exposé à l'air, et ne serait pas soumis aux mêmes influences!

Cela, il me semble, saute aux yeux, et je serais bien étonné si l'expérience ne venait pas confirmer plus tard ces données toutes théoriques et de pur raisonnement.

Les rails, appuyés sur les coches des traverses, sont disposés de façon à n'être jamais en contact avec le sol ou ballast. Par conséquent, toutes leurs surfaces se trouvent constamment plongées dans un bain d'air qui les maintient dans un état de siccité parfaite.

Les rebords des rails sont un peu arrondis afin de ne pas permettre à l'eau des pluies de séjourner à leur surface.

Enfin, l'érable n'est pas sujet à la vermoulure.

Avec toutes ces conditions, il est évident que la pourriture des rails ne peut être que très-lente.

20. Éraillures du bois. Je l'avouerai, après ce que j'avais vu à Clinton, l'automne dernier, cette détérioration est celle que je redoutais le plus de rencontrer à Gosford. Je me hâte d'ajouter que j'ai été agréablement détrompé; M. Hubert lui avait remédié à cet inconvénient—le plus grave de tous à mon avis—de la manière la plus ingénieuse, et avec un succès complet.

En premier lieu, les rails de Gosford sont plus larges que ceux de Clinton; ce qui leur permet, conséquemment, d'offrir une surface plus grande, ensuite, la surface des roues est d'un pouce plus large que celle des rails, enfin, les roues adhérentes de l'engin des Gosford n'ont pas de rebord, et ces roues ont une largeur presque double de celle des rails. C'étaient les rebords de ces roues adhérentes qui produisaient surtout les éraillures et dans l'engin de Gosford, les roues de derrière et les roues de devant seules sont munies de ces rebords.

Le sciage du bois doit avoir une grande influence sur la production de ces éraillures. Si le sciage a lieu suivant le fil du bois, il est évident que ces éraillures auront moins de chance de se produire.

On m'a fait voir une section du chemin sur laquelle des *wagons-plateformes* lourdement chargés ont roulé depuis plus de trois mois, à raison de 50 ou 60 par jour. On calcule que ces rails ont fait un service ordinaire de trois années; je les ai examinés attentivement sur une étendue de plusieurs arpents, et n'ai vu, par ci, par là, que quelques éraillures insignifiantes.

30. Ecrasement. Les rails qui ont servi depuis le printemps sont là pour attester qu'ils ne s'écrasent pas sous la charge qu'ils ont à porter. La pression rapproche les molécules, comme je l'ai dit plus haut, condense le bois, mais ne l'écrase pas. D'ailleurs, la largeur des rails et des roues, leur forme, etc., s'opposent à ce que cet accident ait lieu.

40. Neige, gelée, longueur de nos hivers.

Je ne vois pas comment les rails de bois pourraient être endommagés par la neige ou par la longueur de nos hivers. Quant à la gelée, il pourrait arriver que l'eau, après avoir pénétré dans les petites fissures qu'on voit sur plusieurs rails, se congelât, fit éclater le bois etc. Mais d'abord, ces fissures sont très-superficielles, et se remplissent bientôt de terre, de poussière, qui en s'y tassant, les oblitère. En suite, au moyen d'un enduit particulier dont on revêt ces rails, et dont je parlerai plus loin, ces fissures se trouvent complètement bouchées.

50. Usure du bois. Cette usure, dès lorsqu'il ne se produit pas d'éraillures, sera lente. Au reste, il ne faut pas oublier que quand une des surfaces des rails se trouve usée ou endommagée d'une manière ou d'une autre, on retourne ce rail sens dessous. Pour cela, il suffit d'enlever les coins qui tiennent les rails en place, ce qui peut se faire en deux minutes.

Auprès de l'établissement j'ai remarqué un certain nombre de rails et coins enduits d'une couche noirâtre récemment appliquée. On a bien voulu me donner le secret de cette composition chimique. J'ai la ferme conviction que cet enduit antiseptique agira à merveille, et pour remplir les petites fissures qui se rencontrent par ci, par là, sur certains rails, et pour conserver le bois. Seulement je me permettrai de faire remarquer qu'à mon avis, il entre dans cette composition certains ingrédients dont l'emploi n'est pas nécessaire. Le mélange ne perdrait rien par leur absence, et serait plus économique.

Tout bien considéré, ces chemins à rails de bois me paraissent destinés à changer complètement la face de ce pays. Par l'économie de leur construction de même que par les services qu'ils sont appelés à nous rendre, ce sont comme on a déjà dit, nos véritables chemins de colonisation, surtout dans le voisinage des grands centres.

Je crois qu'on ne tardera pas à se convaincre qu'il faut les considérer autrement que comme un pis-aller et qu'ils peuvent être appelés à rendre des services immenses, même sur des chemins où le trafic et le roulage sont assez considérables.

HUBERT LARUE.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

MGR. F. BAILLARGEON, ARCHEVEQUE DE QUEBEC

Virtute vivit, memoria vivit, gloria vivit.
Il a vécu dans la vertu, il vit dans la mémoire
des hommes, il vivra dans la gloire.

Monseigneur Charles-François Baillargeon, Archevêque de Québec, est né à l'Île-aux-Grues, le 26 avril 1798. Son père était le sieur François Baillargeon, et sa mère, Dame Marie-Louise Langlois, de Saint-Jean. Ses premiers ancêtres venus en ce pays s'appelaient Jean Baillargeon, de la paroisse de Loudigny, en Angoumois, et Marguerite Guillebourday, de Marçay, en Poitou ; leur mariage fut célébré à Québec en 1650. Le sieur-Jean Baillargeon s'établit d'abord dans l'Île d'Orléans, en cette partie qui forme aujourd'hui la paroisse de Saint-Laurent.

A l'époque de l'enfance de Mgr. Baillargeon, l'Île-aux-Grues, dont la population était peu considérable, n'avait pas l'avantage de posséder un curé résident ; elle était visitée à de rares intervalles par le curé du Cap Saint Ignace. M. Viau, devenu plus tard grand vicaire de l'archevêque de Québec, était alors curé de cette paroisse et, dans ses visites à l'Île-aux-Grues, il avait bien su remarquer la supériorité du jeune Baillargeon sur les enfants de son âge. Un jour, il le fait mander : " Sais tu lire, mon cher " ? lui dit-il — Non, M. le curé, répond l'enfant avec candeur, mais je désire beaucoup apprendre à lire. — " Aimerais-tu à faire des études ? " — Je le voudrais

bien ; mais mes parents ne peuvent pas me mettre au collège.” — “Mon enfant, il me suffit de savoir que tu désires étudier ; je me charge de tout.” Dès ce jour, M. Viau le prit avec lui, lui montra à lire, et lui donna les premières leçons de latin ; les progrès rapides du jeune élève remplirent le professeur d'admiration et de bonheur.

En 1813, M. Viau plaça le jeune François dans un modeste collège qui venait de s'ouvrir à Saint-Pierre, Rivière-du-Sud. Dans sa courte existence, ce collège se glorifie de compter parmi ses élèves trois prélats : Mgr. Baillargeon, Mgr. Blanchet, archevêque d'Orégon, et son frère l'évêque de Nesqualy, dans le même territoire ; l'état lui doit aussi l'un de ses hommes les plus distingués, l'honorable René-Edouard Caron.

Un an plus tard, M. Viau envoyait son protégé au collège de Nicolet. Le 16 octobre 1814, M. Archambault, supérieur du collège de Nicolet, écrivait à Mgr. Plessis :

“ Le jeune homme de M. Viau vient enfin d'arriver ; il est pour la méthode, son nom est Charles-François Baillargeon ; son âge, 16 ans. C'est un grand garçon, bien fait, bonne mine et montrant quelques dispositions.” Une liste des prix envoyée à Mgr. Plessis deux ans plus tard, le 9 août 1816, par M. Archambault, nous prouve qu'en effet, il avait quelques dispositions, car il finit déjà sa rhétorique, et remporte le premier prix d'excellence, et les premiers prix d'amplification française, d'amplification latine et de version.

Il termina ses études collégiales en 1818. Mgr. Plessis, qui l'affectionnait beaucoup, le tonsura dans l'automne de la même année, et le nomma professeur au collège qu'il venait d'établir dans la paroisse de Saint-Roch de Québec. Après avoir enseigné pendant trois ans dans cette institution, tout en faisant ses études théologiques, il fut appelé au petit séminaire de Québec, où on lui confia la classe de rhétorique ; il s'acquitta de cette charge avec un succès remarquable. Il était en même temps surveillant avec M. Baillargé. Le 1er juin 1822, il fut ordonné prêtre par Mgr. Plessis, et nommé aussitôt chapelain de l'église de Saint Roch, qui, à cette époque, n'était qu'une succursale de N. D. de Québec. Il fut aussi chargé de la direction du collège de Saint Roch.

Sa santé, qui avait toujours été chancelante, s'était affaiblie davantage pendant l'année 1826, et ne lui permettait plus de continuer le double travail qui lui avait été imposé. Le 26 Décembre 1826, Mgr. Panet le nommait à la petite cure de Saint François (île d'Orléans) ; dans sa lettre de nomination, nous lisons ce qui suit :

“ Il est bien raisonnable, après les services que vous avez rendus pendant plusieurs années au nouvel établissement de Saint Roch, qu'on vous accorde un lieu de repos où vous puissiez vous remettre

de vos fatigues. Je profiterai de cette occasion pour vous dire par écrit ce que je vous ai dit de vive voix, combien je suis content de la manière dont vous avez conduit la maison qui vous a été confiée, regrettant de vous voir partir de cette ville." Le 12 octobre de la même année, M. Baillargeon écrivait à l'évêque : " C'est un nouveau sujet de reconnaissance pour moi envers Votre Grandeur, de ce qu'elle m'a confié une église où je trouve tant d'avantages. N'ayant qu'à entretenir le temple de pierre, que je trouve abondamment fourni de toutes choses, puissé-je travailler avec succès à orner les temples vivants et spirituels dont je suis chargé, et dont je dois répondre. C'est ce que j'espère par le secours de vos ferventes et saintes prières."

Dans la cure de Saint François, sa santé se rétablit si rapidement, que l'année suivante, il fut chargé du soin des deux cures du Château-Richer et de l'Ange Gardien, qu'il déservit jusqu'au premier octobre 1831. Les quarante années qui se sont écoulées depuis cette époque n'ont pu effacer dans la mémoire des fidèles de ces paroisses le souvenir de ses précieuses qualités et de ses grandes vertus. Ce fut alors (1831) que Mgr. Panet le choisit pour le mettre à la tête de la cure de Québec, devenue vacante par l'élévation de Mgr. Signay à l'épiscopat.

Le jeune curé, accoutumé au ministère modeste de la campagne, qui était plus selon ses goûts, n'accepta ce poste élevé qu'avec la plus grande répugnance et la vive douleur ; encore ne s'y déterminait-il que sur un ordre formel de son évêque. " Le bien de la religion, écrivait Mgr. le 19 septembre 1831, exige que vous soyez placé à ce poste, et je vous déclare que je ne reviendrai pas sur votre nomination. Votre obéissance bien connue me porte à croire que vous accepterez volontiers la charge qui vous est imposée par votre évêque." Il passa, comme il l'a raconté lui-même, toute une nuit à pleurer, tant il avait peur de cette charge. Mais il avait à peine commencé l'exercice du saint ministère dans sa cure de Québec, que déjà il possédait toute la confiance de ses paroissiens ; l'onction de sa parole, ses manières douces, affables et sans recherche, lui avaient gagné tous les cœurs.

L'été suivant (1832), la ville de Québec fut visitée pour la première fois par le choléra, qui venait de faire tant de ravages en Europe ; le fléau fournit au nouveau curé l'occasion de déployer son zèle et sa charité. On le voyait nuit et jour auprès des malades, soit dans les hôpitaux, soit à domicile, préparant à la mort ceux qui avaient été frappés de cette cruelle maladie. Sa sollicitude ne se borna pas à ce pénible ministère. La mort avait fait un grand nombre de veuves et d'orphelins parmi les habitants de Québec et

surtout parmi les émigrés venus en grand nombre de l'Irlande ; aussitôt que la maladie eût diminué, il s'appliqua à soulager tant de familles réduites à la plus grande misère, recueillit les orphelins, et les plaça avantageusement pour la plupart dans les campagnes du district de Québec.

L'année 1834, le vit déployer le même zèle et la même charité dans des circonstances à peu près analogues. On sait que les désastreux incendies de 1845 avaient plongé Québec dans un malheur et dans une ruine qui paraissait irréparable ; mais on se rappelle comment la charité presque du monde entier vint au secours de notre cité ; on connaît aussi quel fut le dévouement de tous les citoyens sans distinction d'origine ou de religion. Toutefois on se plaît à reconnaître que le curé de Québec, malgré une santé délabrée, fut par son énergie, l'âme du comité chargé de distribuer les secours ; ses opinions pratiques frappèrent tout le monde, furent adoptées, et produisirent de merveilleux résultats.

Dans l'été de 1849, le choléra éclata de nouveau à Québec. M. Baillargeon venait à peine d'arriver à Cacouna, pour y prendre un repos que les médecins avaient jugé tout à fait nécessaire, lorsqu'il apprit la funeste nouvelle ; aussitôt il se prépara à venir au milieu de son troupeau. Ses amis voulant le retenir, lui représentent que l'état de santé non seulement le dispense, mais encore lui fait un devoir de ne pas s'exposer. " Non, dit-il, c'est mon poste ; heureux si Dieu me fait la grâce de mourir au milieu de mes brebis, en les préparant à la mort." Il était pasteur, et il avait bien des fois médité sur ces paroles de l'apôtre : *Ego libentissime impendam, et super impendar ipse pro animabus vestris* : pour moi, je donnerai tout avec joie et me donnerai encore moi-même pour vos âmes : et ces autres paroles de Notre-Seigneur : *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis* ; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.

Une des principales obligations du bon pasteur, est de prendre soin de la jeunesse ; aussi Mgr. Baillargeon ne négligea pas cette partie si considérable et si intéressante de son troupeau. Avec le secours de la Société d'Education du district de Québec, il fit venir les Frères des Ecoles Chrétiennes, et confia à leurs mains habiles l'éducation des enfants du peuple. Les sacrifices qu'il s'imposa pour l'établissement des Chers Frères, comme il les appelait toujours, sont énormes, et Dieu seul en connaît l'étendue.

Sa charité pour les pauvres ne connaissait pas de bornes. Il créait tous les jours de nouveaux moyens, inventait de nouvelles combinaisons, pour secourir efficacement. Sous lui (1846) l'admirable société de Saint-Vincent de Paul fut établie à Québec et il lui

donna une impulsion si énergique qu'elle n'a cessé depuis de se développer et d'étendre son action bienfaisante et salutaire.

Si l'on veut se former une juste idée du travail assidu et pénible qu'exigeait l'administration de la cure de Québec, il faut se rappeler qu'à cette époque toute la ville, moins Saint-Roch, était desservie par le curé de N.-D et de ses vicaires, et que les RR. PP. Jésuites n'étaient pas revenus au pays. Cependant au milieu de ses travaux incessants, M. Baillargeon savait encore trouver des moments pour l'étude : il était très-versé dans la science théologique, et dans la connaissance des SS. Pères et des divines écritures. Sa traduction du Nouveau Testament, si estimée et honorée d'un bref éloquent du Souverain Pontife, a été faite pendant qu'il était curé. Il disait lui-même que chaque verset du Nouveau Testament lui avait coûté plus d'un quart d'heure de travail.

Les évêques du Canada résolurent, en 1850, d'envoyer à Rome un agent pour y traiter certaines affaires intéressant la religion. M. Baillargeon leur inspira toute confiance ; ils le choisirent unanimement pour cette mission importante. L'avant veille de son départ pour la Ville éternelle, le 30 mai 1850, les citoyens de Québec lui présentèrent une adresse où il est dit entres choses.....

.....“ Votre longue résidence parmi nous a été marquée par l'exercice des vertus les plus belles et les plus estimables ; aussi, monsieur, votre absence sera-t-elle vivement sentie par toutes les classes de vos paroissiens, et sera encore plus vivement regrettée par le souvenir de tout le bien que vous avez fait dans le cours de vos fonctions curiales et de votre zèle toujours plus ardent à soulager les misères, à secourir les pauvres, à améliorer leur état, à leur fournir l'éducation, enfin, en faisant pour vos paroissiens en général tout ce que le cœur d'un bon père le porte à faire pour assurer le bonheur de ses enfants chéris.

“ Parmi les nombreux bienfaits dont nous sommes redevables à votre zèle et à votre sollicitude, permettez-nous de signaler l'établissement de la société de Tempérance, l'introduction dans cette ville des Ecoles Chrétiennes, qui ont déjà fait beaucoup de bien, pour l'établissement desquelles vous avez fait de grands sacrifices pécuniaires, et enfin l'érection de l'église Saint Jean-Baptiste dans le quartier St. Jean, monument qui rappellera toujours à la mémoire des citoyens de cette ville vos efforts et votre persévérance pour le bien-être religieux de vos paroissiens.

“ Nous faisons des vœux sincères pour votre bonheur dans votre long voyage, et nous ne pouvons nous consoler de votre séparation d'avec nous que dans le ferme espoir que nous aurons encore le

plaisir et la satisfaction de vous revoir au milieu de vos concitoyens."

Mgr. Baillargeon fit une réponse admirable, qui se termine par les paroles suivantes :

"Ce qui fait ma consolation et ma joie en ce moment, c'est que je vois dans cette expression de votre bienveillance pour moi la manifestation des sentiments religieux qui distinguent si éminemment les citoyens de cette paroisse ; car c'est toujours à cause de la religion que le pasteur est respecté et chéri ; et jamais un peuple irréligieux n'a honoré celui qui prêche une religion qu'il méprise. C'est à la religion catholique dont je suis le bien indigne ministre, que vous rendez ici un hommage éclatant.

"Or, pour celui qui aime sincèrement sa patrie, quelle joie d'y voir cette religion sainte aimée et respectée ; et pour celui qui désire ardemment le bonheur de ses compatriotes, quelle consolation de la trouver gravée profondément dans leurs cœurs !... Car, il faut bien le comprendre, messieurs, et c'est le temps de la publier à la face de l'univers, c'est la religion qui sauve les peuples, et il n'y a de salut pour eux qu'en elle, et dans le temps et dans l'éternité...

"Avec la certitude que vous aimez sincèrement votre religion, en partant pour aller l'attester au vicaire de Jésus-Christ et le prier de vous bénir, j'emporterai donc dans mon cœur le doux espoir que ma patrie ne périra pas, qu'elle sera sauvée.....qu'elle prospérera et qu'elle grandira ; que la main de Dieu vous protégera ; et que vous serez heureux ; et toujours cette pensée fera mon bonheur."

Il y avait à peine trois mois qu'il était rendu à Rome, que la mort enlevait à Québec son vénérable archevêque, Mgr. Signay. Son successeur, Mgr. Turgeon, obligé par son grand âge et la faiblesse de sa santé, de demander le secours d'un coadjuteur, adressa au Souverain-Pontife une requête à cet effet, et désigna l'agent des évêques du Canada. Il écrivit aussi à M. Baillargeon pour lui apprendre qu'il le demandait comme coadjuteur au Saint Père, et lui dire de prier à son intention afin que le nouveau prélat fût suivant le cœur de Dieu. Le 3 novembre 1850, M. Baillargeon écrivit à Mgr. Turgeon :

"Nous prions Dieu de tout notre cœur, M. Sax et moi, pour votre Grandeur, et pour l'église confiée à votre sollicitude pastorale, afin qu'il lui plaise de vous accorder les lumières et la force nécessaires pour accomplir dignement votre sainte mission, et de vous choisir un coadjuteur, qui soit lui-même un pasteur selon son cœur, capable de seconder votre zèle, de vous soulager en tout et digne de vous succéder. C'est pour demander cette grâce avec plus d'instance et d'efficacité, que nous avons été tous deux dire la

sainte messe sur le tombeau des SS. Apôtres, princes et modèles de tous les pasteurs de l'Eglise, le jour de la Toussaint."

Le 5 décembre 1850, Mgr. Turgeon lui répondit : " Vous avez fait plus que m'écrire pour me donner une preuve de votre attachement; vous avez été avec le bon ami Sax, célébrer la sainte messe sur le tombeau des SS. Apôtres pour mes plus grands besoins, surtout pour le plus pressant, pour demander à Dieu qu'il m'accorde un coadjuteur selon son cœur, qui ait toutes les qualités requises pour procurer le bien de l'église du Canada, ainsi que l'assistance qu'il me faut; or, à la date où nous sommes, vous connaissez ce que vous ne connaissiez pas alors; vous apercevrez une coïncidence frappante entre ce que nous faisons ici à cette époque, et ce que vous faisiez de votre côté. Vous demandiez à Dieu ce que nous lui demandions, avec cette seule différence, que nous, pour être assurés du succès de nos prières, nous adressions à l'interprète des volontés divines, *Hæc meditare, in his esto*. Mais, c'est de grand cœur que je vous remercie de votre bonne quoique innocente prière: jusqu'ici je vois bien clairement que le bon Dieu conduit toutes vos affaires. Je n'en excepte pas même celle de votre sceau, où vous avez été faire placer pour motto: *Non quod ego volo*. Vous ne le répudierez jamais ce motto, parce que vous l'avez pris à trop bonne source, et déjà il vous a grandement servi, et à moi. *Deo gracias*."

La requête du clergé envoyée au Souverain Pontife par Mgr. Turgeon, fut signée par tous les évêques du Canada. Les vénérables prélats, sachant d'avance que M. Baillargeon ferait l'impossible pour se soustraire à l'épiscopat, avaient eu soin de supplier Sa Sainteté de ne pas avoir égard à ses résistances. Ce document est trop important pour ne pas être cité presque dans son entier. Il est daté du 2 novembre 1850, et adressé au cardinal Franzoni.

....." Cet ecclésiastique, qui redoute d'autant plus le fardeau de l'épiscopat qu'il est plus digne de le porter, fera aussi sans doute tous ses efforts pour obtenir de n'en être point chargé; mais j'espère que ses résistances seront inutiles et que l'autorité du Souverain Pontife interviendra, s'il est nécessaire, pour l'obliger en vertu de la sainte obéissance à répondre à nos vœux.

" Les motifs qui nous portent à demander à Sa Sainteté avec tant d'insistance qu'il veuille bien me donner M. Baillargeon pour coadjuteur, sont, que ce digne prêtre joint à une vertu consommée, une science profonde dans les matières ecclésiastiques, un grand zèle pour la discipline, une fermeté de caractère qui ne se dément jamais au milieu même des plus grandes difficultés, une grande connaissance des hommes, une prudence et une habileté remarquables dans les affaires. Il jouit en outre de la confiance non-seule-

ment de tout le clergé de l'archidiocèse de Québec, et de celui des autres diocèses de la province ecclésiastique, mais encore de tous les laïcs parmi lesquels se trouvent beaucoup de protestants qui ont su apprécier en bien des circonstances sa capacité et son mérite. Il est vrai que sa santé pourrait paraître un prétexte plausible à son refus d'accepter l'épiscopat, mais cette considération sera regardée, je l'espère, comme d'une importance minime à côté de toutes les autres qualités qui le rendent propre à cette dignité. Malgré la faiblesse de sa santé, il n'en a pas moins rempli de la manière la plus honorable à la religion les devoirs du curé de la paroisse de Québec dans les circonstances les plus difficiles, et j'ai lieu d'espérer qu'elle lui permettra de remplir également bien ceux de la charge épiscopale qui présente rarement plus de difficultés.

“ Que V. E. me permette d'ajouter que les temps deviennent mauvais pour l'église du Canada, que l'orage qui gronde en Europe, a aussi quelque retentissement dans cette partie du nouveau monde et que nul n'est plus apte à le conjurer que le sujet que nous recommandons au choix du Souverain Pontife.”

Les évêques ne s'étaient pas trompés ; M. Baillargeon, dont la santé avait toujours été chancelante, se trouvait alors tellement affaibli par la maladie, qu'il croyait ne jamais revoir le Canada et avait même cherché un hospice où il put mourir en paix. L'état misérable de sa santé était son plus fort argument pour décliner la lourde charge de l'épiscopat. Un instant, le Saint-Père fut ébranlé ; mais, se rappelant que les évêques du Canada insistaient fortement pour que le mauvais état de santé ne fut un obstacle, il obligea le pauvre malade à accepter le fardeau. Des extraits de quelques lettres montreront son humilité et en même temps sa soumission à la volonté de Dieu : *Non quod ego volo.*

Le 21 janvier 1851, il écrivait à son frère, le vénérable curé de Saint-Nicolas, qui l'a devancé dans la tombe, sans avoir le bonheur de lui adieu. “ Cher frère, tu as bien su apprécier mes dispositions, dans les circonstances où je me trouve. Tu me connais ; tu ne pouvais donc pas te réjouir de ma nomination, Tu me conseilles, en bon prêtre et en bon frère, la soumission à la volonté de Dieu. C'est aussi le parti que j'ai pris, dès les premiers jours. Après avoir fait ce qui dépendait de moi pour faire tomber le choix sur un autre, en exposant facilement au Pape mon état maladif, j'ai tout remis entre les mains de Dieu, ne voyant aucun moyen de résister, et malgré ces représentations, le Saint-Père persistait et me commandait d'accepter. C'est ce qu'il a fait, sur l'avis unanime des Cardinaux qui forment la congrégation de la Propagande. Les choses en sont là ; les bulles ne sont point

encore sorties. Oh ! si la providence voulait qu'elles fussent envoyées à un autre, ce qui pourrait encore arriver. Que je le bénirais de bon cœur ! Ce ton d'approbation qui s'élève de tous les points du diocèse, m'étonne et m'afflige ; moi qui ne trouve point d'autres prières à adresser au Seigneur que celle-ci qui s'échappe de mon cœur jour et nuit comme un gémissement ! "Ayez pitié de votre église ; et ayez pitié de moi" Me confiant en la grâce de Dieu, et en la protection de la Saint-Vierge qui est ma mère et à qui j'ai demandé de dire à son divin fils qu'elle est ma mère, afin qu'il ne me laisse pas périr, je me sens fortifié, résigné, et je prends courage."

"Mon cher Monsieur, écrivait M. Sax, curé de Saint Nicolas, le 30 décembre 1850, la grande affaire est terminée. Dieu en soit loué, notre bien aimé curé est nommé coadjuteur. Mais je vous entends me demander : Quelle impression a faite son élévation à l'épiscopat ? — Eh bien ! voici : sur le moment, il a éprouvé un chagrin profond, mais qui n'a duré que quelques instants, du moins en apparence. Il s'y attendait : car la lettre unanime des évêques canadiens, et les paroles du Pape lorsqu'il eut une audience à ce sujet, lui avaient enlevé l'espérance de pouvoir se dérober à la charge dont il était menacé. De sorte qu'il avait pris son parti, et qu'il laissait faire la Providence, suivant son expression."

"Samedi, je suis allé à la Propagande pour quelques affaires, mais principalement pour savoir où en était la nomination du coadjuteur, lorsque Mgr. Barnabo m'apprit que la nomination était faite. De retour à la maison, le curé me demande aussitôt en souriant, si j'ai des nouvelles : Oh oui ! et de bonnes—le coadjuteur est-il nommé. Oui, le St. Père l'a nommé dimanche.—Et c'est ?—C'est M. Baillargeon. A cette réponse, il jeta un soupir et se mit à pleurer en disant : je m'étais résigné à la volonté du bon Dieu ; mais j'espérais toujours qu'il ne m'imposerait pas cette charge. Après avoir donné quelques moments aux pleurs qui lui ont pour ainsi dire déchargé le cœur dont il était oppressé, il a repris sa gaité ordinaire."

"Pour ma part, quoique je fusse réjoui, on ne peut plus, de sa nomination, cependant lorsque je l'ai vu ainsi désolé, j'en ai été touché jusqu'aux larmes, et c'est à peine si je pouvais lui adresser quelques paroles pour le consoler et le fortifier. Mais, je vous le répète, ce moment de chagrin n'a pas duré plus d'un quart d'heure. Je lui ai rappelé sa résolution de se résigner à la volonté du bon Dieu, et tout a disparu. Je crois bien cependant que, dans son cœur, il éprouve encore des moments de douleur profonde, mais il ne tarde pas à dominer cela, surtout lorsque je m'en aperçois, car alors je l'ai bientôt distrait de cette pensée."

“.....C'est chose merveilleuse, Monseigneur, disait M. Sax à l'archevêque de Québec, dans une lettre du 16 février 1851, que cette soumission de Mgr. votre Coadjuteur à la volonté de la providence. Connaissant ses goûts si contraires à l'épiscopat, je ne puis m'expliquer comment il a pu parvenir à surmonter sitôt ses répugnances, et se réconcilier avec le titre de Monseigneur.

“ Il ne faut pas croire cependant qu'il soit content. Oh ! non ; il a encore par moment des luttes violentes avec lui-même, des instants de chagrin amer, mais sa crainte de Dieu et sa soumission à sa volonté sainte ne tardent guère à dissiper ces nuages, et à lui rendre ce calme et cette bonté qui lui sont naturels.”

La lettre qui suit est datée du 23 février 1851, et signée C. E. Ev. de Tloa ; Sa Grandeur annonce sa consécration au curé de Saint-Nicolas. Rien de plus ravissant. Cette lettre est digne de la plume de Fénelon.

“ Frère, en face de l'île aux-Grues, est une île appelée *île au Canot*. Là habitait seul, il y a maintenant quarante-trois ans, un jeune et pauvre ménage. Une nuit que le mari était absent, la femme fut réveillée par les cris d'un jeune enfant. Elle se lève, le prend dans les bras, l'apaise en lui donnant son sein, et s'assit sur son lit en attendant qu'il s'endorme. La nuit était sombre ; la tempête grondait. Ses six jeunes enfants dormaient d'un paisible sommeil : elle seule veillait au milieu des ténèbres. S'étant mise à considérer son isolement, l'abandon où elle se trouvait, sa pauvreté, le triste avenir de sa nombreuse famille, elle se sentit le cœur pénétré de douleur, et, après s'être recommandé à la Sainte-Vierge, à laquelle elle avait une grande confiance, elle donna un libre cours à ses larmes. Tout à coup une voix se fait entendre, et lui dit : “ Console-toi, deux de tes enfants seront prêtres, et l'un de ces deux prêtres sera évêque.” Aujourd'hui, le premier de ces prêtres est évêque de Tloa *in partibus infidelium*, siège suffragant de Myre, illustré par le grand Saint-Nicolas, et coadjuteur de l'Archevêque de Québec ; et le second est curé de la paroisse de Saint-Nicolas, près de Québec.

“ Quelle était cette voix ?

“ Oui, c'est aujourd'hui que cette prédiction s'est accomplie. Je n'y croyais point avant cette année ; maintenant j'y crois. L'événement a confirmé l'oracle. C'est ce matin que j'ai été sacré par les mains du vénérable et saint cardinal Franzoni, préfet de la Propagande, assisté de l'archevêque de New-York,¹ et de l'évêque de Marseille,² dans l'église des Pères Lazaristes. Que la sainte volonté de Dieu soit faite ; car tout me dit, tout me prouve que c'est la volonté de Dieu. Il faut obéir à Dieu. Seulement, je crains de ne pas cor-

¹ Mgr. Hughes.

² Mgr. Mazenod.

respondre à ses grâces. Prions frère, prions beaucoup, afin que dans sa miséricorde, il les multiplie tellement, qu'il me préserve du malheur d'en abuser."

" Je compte partir de Rome vers le 15 mars. Je m'embarquerai vers le 15 mai pour l'Amérique, afin de me rendre à Québec, vers le commencement de juin, moins joyeux que si je n'étais pas évêque, mais toujours fort heureux de t'embrasser ainsi que ce cher papa, ¹ et toute la famille."

Mgr. l'Archevêque était l'aîné de la famille. La lecture de cette lettre pourrait peut-être faire croire que l'illustre prélat est né à l'île au Canot ; mais il n'en est rien : peu après sa naissance, ses parents habitèrent cette île pendant quelque temps, et revinrent ensuite résider de nouveau à l'île aux Grues.

A la même date, il écrivait aussi à l'un de ses plus intimes amis, à l'abbé Plante, qui fut dix-huit ans son vicaire à N.-D. de Québec, et plus tard chapelain de l'Hôpital Général.

" *Carissime, Benedicat te omnipotens Deus Pater et Filius et spiritus sanctus, Amen, Amen !* "

" Vous m'avez demandé les premières lignes tracées de ma main d'évêque : les voici inspirées par l'amitié, suggérées par l'église, sanctifiées par la charité.

" Oui, c'est aujourd'hui que ce sacrifice s'est accompli, que cette main a été consacrée. Mr. Sax vous envoie tous les détails de ce grand jour de ma pauvre vie : il est inutile que je vous les répète ; comme il n'est pas besoin non plus que je vous donne les autres nouvelles, puisque notre ami s'est chargé de vous le dire."

" *Ecce sacerdos factus es, non alleviasti onus tuum,* dit le pieux auteur de l'Imitation. Qu'aurait-il donc dit à celui qui a été élevé à la dignité d'évêque ! Moi je ne sais plus dire que ces paroles à mon Dieu : Ayez pitié de moi ! ayez pitié de votre église ! et à mes amis, et toutes les âmes charitables, et en particulier : Priez pour moi."

A son arrivée à Québec, les journaux du temps disent qu'il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie, comme un père impatientement attendu, après une longue absence, au sein de sa famille. Une foule immense couvrait les quais, encombrait les rues, depuis le débarcadère jusqu'à Notre-Dame. La section Saint Jean de la société Saint Jean-Baptiste était rangée sur le quai avec ses bannières et ses drapeaux de la milice canadienne, sous les plis desquels Sa Grandeur se rendit à la cathédrale. Jamais un tel ressemblant ne s'était vu à Québec depuis le jour où Mgr. Plessis débarqua au même lieu à son retour de Rome.

¹ Le père de Mgr. l'Archevêque est mort au presbytère de Saint-Nicolas, le 25 décembre 1860, à l'âge avancé de 89 ans.

Il employa toutes ses forces à aider Mgr. l'Archevêque dans l'administration du diocèse. Le 8 mars 1852, il était nommé supérieur des Ursulines, de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôpital Général. Ce fut surtout la visite si pénible des paroisses qu'il rendit service à l'Archevêque : on sait combien laborieuses, fatigantes et souvent périlleuses étaient à cette époque les visites lointaines de la Gaspésie, de la Baie des Chaleurs et du Labrador. Quel travail il s'imposait pendant ces visites ! Il faut l'avoir vu à l'œuvre pour pouvoir se former une idée des fatigues auxquelles il se condamnait : ces journées entières étaient employées à prêcher, catéchiser, confesser, confirmer, consoler, encourager, relever les âmes abattues. Où il était admirable surtout, c'était en instruisant les petits enfants. Quelle suave simplicité ! comme il savait se mettre à la portée de leur jeune et faible intelligence ! quelle manière frappante, originale, claire dans l'exposition des sublimes vérités de la religion ! Quelles gracieuses et saisissantes comparaisons ! Comme il remuait profondément les âmes, et y laissait une impression durable lorsque l'office terminé, ayant la mitre sur la tête, la crosse à la main, prêt à laisser son trône, il se tournait tout à coup vers la foule recueillie, et d'une voix empreinte d'une émotion divine, il faisait entendre ces mots : " Tout pour Dieu ! Tout pour Dieu mes chers frères." C'était son adieu.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer une lettre écrite en tournée pastorale, à M. l'abbé Plante. Elle nous montre que sous la mitre sa charité pour les pauvres n'avait fait que s'accroître. Cette lettre est datée du Bic, le 20 juillet 1855.

" Ami, j'écris avec cette plume d'or que vous m'avez donnée, vous savez quand et pourquoi ?

" J'ai eu des nouvelles agréables de votre examen, et de celui des Ursulines par M. Cazeau, qui a figuré, d'une manière si brillante, à côté de Lady Head. Je gagerais que vous n'étiez pas là, et que vous avez dédaigné de voir ces belles choses, par esprit de philosophie ; mais je vous assure que ce n'est pas une bonne philosophie que celle-là.

" Je m'imagine que vous passez assez agréablement le temps à Québec. C'est un enchaînement non interrompu de concerts, de fêtes, etc. Allez-vous faire quelque figure dans celles que l'on prépare à la *Capricieuse* ? Oh ! si l'argent que l'on gaspille à toutes ces fêtes était employé à apaiser la faim de nos pauvres, surtout des pauvres de ces quartiers, où la misère est si grande cette année à la suite de la gelée de l'automne dernier ! Oh ! combien de braves gens, de petits enfants qui demandent du pain, *qui petunt panem, et non est qui frangat eis*, qui se nourriraient volontiers des miet-

tes qui tombent de la table de nos citadins en fêtes *et nemo dat eis!* mais il n'en mourra aucun de faim, je l'espère. Le bon Dieu prendra soin de ces petits. *Tibis derelictus est pauper!* ”

“ On fait aussi des fêtes, et des fêtes bien cordiales en ces paroisses ; mais ce sont fêtes toutes religieuses, fêtes et triomphes à celui qui vient au nom du Seigneur. Et le Seigneur bénit lui-même ceux qui honorent son envoyé. Oh ! le bon peuple que celui de ces campagnes ! Oh ! que je les bénis avec effusion de cœur ! Et je bénis aussi, de toute l'affection de mon âme, votre bonne communauté, avec son chapelain, que j'aime toujours de tout mon cœur, quoiqu'il ne m'ait pas écrit.”

Dans le mois de février 1855, l'Archevêque Turgeon était frappé de paralysie, et, le 11 avril de la même année, Mgr. de Tloa fut chargé du lourd fardeau de toute l'administration de l'archidiocèse. Que d'œuvres accomplies pendant cette période qui s'étend de 1855 à 1867 : Impossible de les énumérer toutes ici ; qu'il nous suffise de rappeler les principales. Il inaugure son administration en donnant un mandement pour encourager le culte de la Sainte Vierge, dans l'église de Notre-Dame des Victoires de la Basse-Ville de Québec. C'est un des plus beaux, des plus touchants, des plus pieux écrits qu'il soit donné de lire sur la Sainte-Vierge, on le croirait sorti de la plume de Saint-Bernard. Une année auparavant, il avait écrit le célèbre mandement des *Tables Tournantes* ; cette lettre pastorale est si remplie de doctrine, que le Père Gury la cite avec éloge dans plusieurs éditions de sa théologie morale.

Tous les citoyens de Québec ont encore présents à la mémoire la grande démonstration qui fut faite à Québec en faveur du Souverain-Pontife, en 1860. Qu'il était beau d'entendre nos hommes d'état les plus illustres professer publiquement leur attachement au Saint-Siège ! Mais, dans cette circonstance solennelle, qui fut une lutte oratoire en même temps qu'une brillante manifestation de la foi catholique de notre ville, Mgr. Baillargeon sut conquérir la palme. Nous ne pouvons citer que quelques phrases de son discours.

“ C'est ici une assemblée d'un genre nouveau, une assemblée extraordinaire, soit dans le nombre et la quantité des personnes qui la composent, soit dans son objet.

“ C'est la population catholique d'une grande ville qui s'est réunie ; ce sont les 40,000 catholiques, de Québec, auxquels se sont joints MM. les députés catholiques de la province, ainsi que tout ce qu'il y a de plus noble parmi les fonctionnaires publics, qui ont voulu s'assembler en masse. Ils ont vu qu'ils ne pouvaient se réunir dans un même local, il se sont précipités avec empressement dans

les lieux différents qui leur étaient assignés. Et, en ce moment, la magnifique salle où nous somme réunis, et les quatre grandes églises du faubourg Saint-Jean, du faubourg Saint-Roch, de Saint-Patrice et de Saint-Sauveur, sont remplies par des hommes qui n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme, qui n'ont tous qu'une pensée, qu'un sentiment, qu'une voix.

“ Quel spectacle, messieurs ! qu'il est noble, qu'il est grand cet empressement de la population catholique de toute une ville !

“ Vous savez déjà quelle en est la cause ; mais je serai heureux de la rappeler, et il vous plaira sans doute de l'entendre encore. Un cri de détresse est parti du trône apostolique, et il a été entendu de tous les enfants de l'Eglise et en particulier de ceux du Canada. Ce gémissment sorti du cœur du chef de l'Eglise, a pénétré jusqu'au cœur des catholiques de Québec ; ils ont été profondément émus ; et voilà ce qui explique ce mouvement, cet enthousiasme. Ils ont compris, en effet, que leur père commun était dans la souffrance, et ils veulent aujourd'hui lui montrer leurs sympathies.”

Bien que sa santé fût dans un état alarmant, cependant, en 1862, sur l'invitation de Pie IX, il se rendit à Rome, pour y assister aux fêtes de la canonisation des martyrs du Japon ; c'est alors qu'il fut nommé Assistant au trône pontifical et fait Comte Romain. Dans la ville éternelle, tous ceux qui firent sa connaissance furent frappés de ses aimables vertus. Mgr. de la Bouillerie, se trouvant un jour à table avec Mgr. de Tloa et plusieurs évêques français, ne put s'empêcher de dire à un abbé canadien qui était à ses côtés : “ Quel vénérable évêque vous avez ! La sainteté brille sur cette noble figure ! On voit bien que ce n'est pas le gouvernement qui nomme les évêques dans votre heureux pays ! ”

En 1863, il présidait le troisième concile de Québec, et alors, comme en 1868, il avait lui même préparé avec un soin admirable toutes les matières à traiter, il avait même rédigé de sa propre main les décrets qui furent soumis à l'approbation ou à la modification des Pères.

Ce fut en 1865 que Mgr. de Tloa publia la deuxième édition du Nouveau-Testament ; il en fit hommage au Souverain Pontife. Le Pape lui envoya un bref tout à fait élogieux. Voici ce que lui-même nous apprend sur le travail employé à cette deuxième édition : “ Chaque verset a pris environ une heure de mon temps : ainsi les 7,975 versets ont dû m'occuper durant 3,975 heures et par conséquent 993 jours, à quatre heures de travail par jour ; ce qui donne *deux ans, huit mois et vingt un jours.* ”

Le 24 mai 1866, Mgr. Baillargeon se rendait sous le toit béni du

Séminaire de Nicolet, pour y assister à cette fête unique dans notre pays, et qui a eu un si grand retentissement.

Sans doute, il redisait en lui même les vers du poète ; car son esprit et son cœur, comme le prouve le discours prononcé dans cette mémorable occasion, avaient conservé toute la fraîcheur de la jeunesse :

O Nicolet, qu'embellit la nature,
Avec transport toujours je te revois,
Sous tes frimas, comme sous la verdure,
Tu plais autant que la première fois !

Écoutons le parler. C'est à regret que nous ne pouvons pas tout citer :

“ Quand, après une longue séparation, il est donné à des frères de se rencontrer sous le toit paternel, il fait bon de vivre ensemble. Ces frères sont heureux de se revoir, de s'embrasser mutuellement. Chaque frère se grandit, s'énorgueillit, pardonnez-moi, c'est une mauvaise expression, se glorifie des talents et de la gloire de son frère. Je comprends que tous ces sentiments se produisent aujourd'hui dans vos cœurs. Les joies de la famille, oh ! qu'elles sont pures ! qu'elles sont douces ! C'est une famille, c'est une réunion de frères que cette assemblée qu'il m'est donné de contempler en ce moment : car il y a aussi des frères de collège.

“ C'est un bonheur pour moi de rencontrer ici mes frères cadets, de joindre ma voix à toutes les autres pour glorifier cette maison que vous avez si bien appelée *Alma Mater*. Moi aussi je suis heureux de me compter au nombre de ses enfants. Cette réunion si extraordinaire est l'accomplissement d'un vœu, d'un souhait que je faisais il y a un demi siècle. A cette époque j'étais écolier de Nicolet. Plus d'une fois je dis alors à mes condisciples que je serais heureux de les rencontrer dans cinquante ans. Mais c'était un rêve, et quel rêve de jeune homme ! je ne me doutais nullement qu'il s'accomplirait. Par une heureuse pensée, cependant, mon vœu se trouve aujourd'hui réalisé. Je ne sais si l'on me permettra de conseiller à mes jeunes frères de se donner un pareil rendez-vous dans cinquante ans.

“ C'est une chose très possible puisque je revois encore aujourd'hui dans cette réunion mon respectable ami et compagnon, M. Guillet. Ah ! que ceux qui sont disparus auraient du bonheur de se joindre à nous aujourd'hui ! quelle serait la joie, le contentement de tous ces directeurs qui trouveraient dans cette réunion tant d'amis précieux, s'ils pouvaient y prendre part. Mais pourquoi ne croirions-nous pas que, dans la lumière de Dieu, où ils sont, ils nous voient du haut des cieux ; que leurs âmes voltigent en ce moment

autour de nous? Nos anges gardiens qui nous accompagnent pendant tous les instants de notre vie, sont bien aussi face à face avec Dieu; pourquoi n'en serait-il pas de même de tous ces anciens directeurs?"

Le 28 août 1867, l'intérieur de la Cathédrale de Québec étalait, comme aujourd'hui un deuil saisissant : les restes vénérés de Mgr. Pierre Flavien Turgeon étaient déposés à côté des cendres de son illustre ami Mgr. Plessis. Le même jour, l'évêque de Tloa prenait possession du trône archiépiscopal de Québec. La prière faite à Rome sur les tombeaux des Apôtres se trouvait exaucée. Mgr. Turgeon avait un digne successeur. Cette nouvelle dignité fut, comme toutes les autres acceptée avec un extrême chagrin, et seulement par soumission à la volonté de Dieu : *Non quod ego volo*. Depuis deux ans Sa Grandeur suppliait le Saint-Père d'accepter sa démission. Rien ne fut changé dans sa manière de vivre. On rapporte que le jour de son ascension au trône archiépiscopal quelques prêtres se permirent de lui dire : " Monseigneur, maintenant que vous êtes archevêque, il faut que vous ayez une voiture, des chevaux, enfin un équipage conforme à votre dignité." L'Archevêque réfléchit un instant et prononça ces paroles d'une voix émue : " Du travail, donnez m'en tant que vous voudrez ; mais, de grâce, des honneurs délivrez m'en !"

Oui, du travail, qu'il en a fait pendant les trois dernières années de sa vie, au milieu de souffrances continuelles, et les plus cruelles, sans se plaindre et sans vouloir les avouer ?

Travailler, travailler sans cesse, sans prendre aucun délassement, aucun congé, il le faisait sans doute par vertu, mais aussi par attrait. Il se permettait une espèce de récréation, qu'il trouvait dans l'étude des sciences. Il assistait régulièrement aux cours publics du soir donnés par les professeurs de l'Université Laval. Tous ceux qui ont connu intimement l'archevêque de Québec savent quelles étaient ses connaissances étendues et variées dans les sciences naturelles. Une science surtout faisait ses délices, l'astronomie. Il faut avouer qu'elle est bien faite pour enthousiasmer les grandes âmes. Il a constamment suivi les progrès si considérables de cette science pendant notre siècle, et était au courant de toutes les découvertes astronomiques. Que d'encouragement donné aux élèves du séminaire de Québec ! Toujours dans ces circonstances, de belles paroles tombaient de ses lèvres. C'est ainsi que l'année dernière il disait à la fin d'une séance de l'Académie St. Denis : " Je suis enchanté de tout ce que je viens d'entendre. Continuez, nobles jeunes gens. Cultivez, cultivez toujours votre intelligence sans oublier d'orner votre cœur, et vous obtiendrez ce que vous promet l'un de

vos poètes favoris. Je voudrais bien citer l'un de ces vers, et ma mémoire le cherche en vain. N'importe, voici la fin du vers c'est le principal : *Sic itur ad astra !* Vous avez le vrai moyen de monter aux cieux ?

Le 2 février 1868, Mgr. Charles LaRocque lui remettait le *Pallium*, insigne et marque de la dignité archiépiscopale. Tout le monde a encore présent à l'esprit la belle démonstration de l'automne dernier lors de son départ pour le concile œcuménique. Les citoyens de Québec donnèrent une nouvelle preuve de leur foi, et un nouveau témoignage de leur amour et de leur vénération pour Mgr. l'Archevêque. A Rome pendant le Concile, on sait comment l'illustre prélat a été vénéré par tous ceux qui l'on connu et comment son mérite et sa science ont été appréciés : il était membre de la Congregation de la *Discipline*. Mais ce qu'on ne connaît peut-être pas assez, ce sont les souffrances qu'il a endurées et les travaux qu'il s'est imposés, bien qu'étant à l'agonie, comme il le disait souvent au vicaire Taschereau. Un de ses grands chagrins fut de se voir forcé de laisser Rome sans pouvoir donner son vote sur le dogme si consolant de l'infailibilité du vicaire de Jésus-Christ, après avoir eu la gloire de signer l'un des premiers, pour demander sa discussion dans le Concile du Vatican.

Nous ne dirons rien de son retour au milieu de nous : les jouissances et l'allégresse de ce jour se confondent, pour ainsi dire, avec notre deuil et nos larmes.

Lorsqu'il avait conjuré le Saint Père d'accepter sa résignation, et fait valoir son grand âge, ses infirmités et ses afflictions, le Pape lui avait répondu : " Moi aussi, je suis vieux ; comme vous, j'ai des infirmités, et plus que vous je suis affligé, et cependant je mourrai sur le champ de bataille, les armes à la main : mourez donc aussi sur le champ de bataille." A cette réponse, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux ; il écrivit promptement au Pape martyr, pour demander pardon et lui dire qu'il mourrait avec lui sur le champ de bataille. Nous savons comment il est mort les armes à la main pour ses chères ouailles. *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis*. Il l'a donné et toute entière sa belle et longue vie.

Revenu de sa visite pastorale presque mourant, il s'occupait encore quelques semaines des affaires les plus importantes de son diocèse ; mais bientôt les forces l'abandonnèrent tout à fait. Toutefois la présence de son cher clergé, réuni pour la retraite ecclésiastique ranima sa vie à demi-éteinte, et le jour anniversaire de son élévation au siège archiépiscopal, il put recevoir les hommages de ses prêtres.

Ah ! quelle entrevue touchante, et en même temps quels adieux

déchirants ! Il fit ses dernières recommandations à ses enfants—nous l'avions appelé notre père—à ses compagnons d'armes,— nous l'avions appelé notre chef. Sa voix, qui n'avait plus rien de terrestre et qui semblait venir d'outre-tombe, nous électrisa ; quelles larmes coulèrent lorsqu'il prononça ces paroles : “ Mon successeur possèdera plus de science, plus de qualités, plus de vertus que moi ; mais, vous aimer davantage, c'est impossible.”

Enfin, quelques semaines encore s'écoulèrent. Les souffrances redoublèrent ; mais la résignation et la vertu ne firent qu'augmenter jusqu'à cette heure fatale où, le 13 octobre, à cinq heures et vingt-deux minutes, entouré des membres de sa famille, d'un grand nombre de prêtres de la ville, ayant à son chevet Mgr. l'évêque de Rimouski, au milieu des sanglots et des cris de douleur, il rendit sa grande, noble et belle âme au Prince des Pasteurs, qui lui donna, sans doute, la gloire qui ne se flétrit point : *Cum apparuerit Princeps Pastorum, percipietis immarcessibilem gloriæ coronam* (I. S. Pierre, V. 4.)

Nous laissons à son panégyriste le soin de louer plus en détail ses vertus. Seulement, nous dirons que tout ce que Dieu a mis de dévouement, d'affection et de charité dans le cœur de l'homme s'est réuni dans le cœur de Mgr. Baillargeon pour y former un trésor de bonté, d'affection et de miséricordieuse tendresse. Il avait dû méditer souvent ce mot de Saint Augustin : *Debemus amando corrigere* ; nous devons corriger avec amour.

Nous pouvons donc assurer que les paroles qui se lisent sur le tombeau d'un évêque dans l'église de Sainte Marie-des-Anges, à Rome, et qui se trouvent placées en tête de cette notice biographique conviennent admirablement à l'illustre et saint prélat.

Virtute vixit, memoria vivit, gloria vivet. Il a vécu dans la vertu, il vit dans la mémoire des hommes, il vivra ou plutôt il vit dans la gloire. Amen.

BENJ. PAQUET, P^{TR}E.

NOVEMBRE

Sonne lyre fidèle, à mon âme isolée,
Chante le deuil de nos climats.

F. X. GARNEAU.

L'insecte vigilant, au corsage d'azur,
Ne glane plus le grain qui tombe de la gerbe.
Le papillon se cache aux parois du vieux mur,
Et le grillon plaintif ne chante plus dans l'herbe.

Le vent du soir, chargé d'arôme et de chansons,
Ne vous apporte plus de voix éoliennes ;
Dans les bosquets déserts, sous les sombres buissons,
L'oiseau ne chante plus ses douces tyroliennes.

L'aurore ne luit plus sur la tour du beffroi :
Le soleil jette à peine un regard à la terre.
La bise, qui gémit, remplit l'âme d'effroi :
Le jour est monotone et froid comme une bière.

Comme au soleil levant s'enfuit la brume d'or,
Comme au souffle du soir vole une feuille d'arbre,
L'été vers le passé vient de prendre l'essor,
Et Novembre est venu jeter son froid de marbre !...

Novembre, c'est l'époque où tout semble souffrant,
C'est l'époque morose où les feuilles flétries
Roulent leurs tourbillons sur le gazon mourant,
C'est un ciel noir qui porte aux sombres rêveries.

L'airain du haut clocher, gémissant, attristé,
Semble, dans ses sanglots, pleurer sur la nature !...
Les ruisseaux, dont le chant nous charmait en été,
N'ont au font du val qu'un farouche murmure !

Quand sous l'aile du soir le jour s'en va mourant,
Craintifs, nous écoutons les flots de la rivière,
Dont la clameur se plaint comme un pauvre mourant
Qui murmure tout haut une lente prière !

Au bord de la forêt, sous les chauves rameaux,
 Dans les nuages noirs bordant l'horizon sombre,
 Sur les coteaux brumeux, au milieu des roseaux,
 On croit entendre, au soir, des voix pleurer dans l'ombre !

Hélas ! plus de ces soirs, de ces matins dorés !
 Plus de ces jours de rose où tout est fête et joie !
 Plus de ces doux concerts sur les flots azurés !
 Dans l'air plus de parfums, de chants, d'ailes de soie !

Sous le chêne assemblés plus de gais moissonneurs !
 Aux bois plus de refrains, plus de suaves trilles !
 Aux bocages le soir plus de joyeux danseurs,
 Plus d'essaims enjoués de brunes jeunes filles !...

Comme un baiser du flot sur les pieds du talus,
 Comme dans un beau songe au gracieux fantôme,
 Tout s'est évanoui. . . . Ce temps n'existe plus. . .
 Ainsi comme l'éclair, passent les jours de l'homme !

Pleins de mille projets, de songes décevants,
 Ainsi nous allons tous où chaque objet retombe !...
 Oui rapides mon Dieu ! comme les flots mouvants,
 A pas précipités nous marchons vers la tombe !

Comme au soleil levant s'enfuit la brume d'or,
 Comme au souffle du soir vole une feuille d'arbre,
 L'été vers le passé vient de prendre l'essor,
 Et novembre est venu jeter son froid de marbre !

WILLIAM CHAPMAN

St. François, Beauce, 6 Novembre 1870.

NUIT D'AUTOMNE.

La pâle nuit d'automne
De ténèbres couronne
Le front gris du manoir ;
Morne et silencieuse,
L'ombre s'assied, rêveuse,
Sous le vieux sapin noir.

Au firmament ses voiles
Sont persemés d'étoiles
Dont le regard changeant
Sur la nappe des ondes
Répand en gerbes blondes
Ses palettes d'argent.

Dans le ciel en silence
La lune se balance
Ainsi qu'un ballon d'or,
Et sa lumière pâle,
D'une teinte d'opale,
Baigne le flot qui dort.

Au bois rien ne roucoule
Que le russeau qui coule
En perles de saphir ;
Et nul cygne sauvage
N'ouvre sur le rivage
Sa blanche aile au zépher,

Une ondoyante voile,
Comme aux cieux une étoile,
Brille au loin sur les eaux,
Et la chouette grise
De son vol pesant frise
La pointe des roseaux.

La bécassine noire
 Au col zébré de moire
 Dort parmi les ajoncs
 Qui fourmillent sans nombre
 Sur le rivage sombre,
 Au pied des noirs donjons.

Sous la roche pendante,
 La grenouille stridente
 Dit sa rauque chanson,
 Et des algues couverte
 Toute la troupe verte.
 Coasse à l'unisson.

Dans l'onde qui miroite
 L'ondine toute moite,
 Ecartant les roseaux,
 Sèche sa blanche épaule
 A l'ombre du vieux saule
 Qui pleure au bord des eaux.

Réveuse elle se mire
 Et, coquette, s'admire
 Dans le miroir mouvant,
 Et de ses tresses blondes,
 Sur le cristal des ondes,
 Tombent des pleurs d'argent.

La Sylphide amoureuse,
 La Péri vaporeuse,
 Fée au col de satin,
 Dans leur ronde légère,
 Effleurent la fougère
 D'un petit pied mutin.

Les farfadets, les gnomes,
 Les nocturnes fantômes,
 Traînant leurs linceuls gris,
 Dansent, spectres difformes,
 Autour des troncs énormes
 Des vieux pins rabougris.

Le serpent rampe et glisse,
 Et son écaille lisse
 D'un rayon fauve luit ;
 Les bêtes carnassières
 Sortent de leurs tannières...
 Dormons : il est minuit !

SOUVENIRS DE L'AMERIQUE MERIDIONALE.

Lorsque les Espagnols devinrent maîtres de l'immense territoire qui, après leur expulsion de l'Amérique, au commencement de notre siècle, constitua la république de Colombie, ils donnèrent le nom de terre-ferme de l'Orient à la province située entre la mer des Antilles et l'Orinoco et ils appelèrent terre-ferme de l'Occident, ou Nouvelle-Grenade, le pays compris entre l'Apure et le Maragnon connu de nos jours sous le nom de fleuve des Amazones. Les Colombiens, unis contre l'ennemi commun pendant la guerre de l'indépendance, de 1810 à 1824, se divisèrent après la victoire et les trois républiques de la Nouvelle-Grenade, de Vénézuëla et de l'Equateur se partagèrent le sol délivré de l'oppression étrangère.

La Nouvelle-Grenade est bornée au nord par la mer des Antilles, au sud par la république de l'Equateur, à l'est par le Vénézuëla et le Brésil et à l'Ouest par l'Océan Pacifique : elle est limitée au nord-ouest, dans l'isthme de Panama, par la république de Costa Rica. Après avoir été appelée pendant quelque temps Confédération-Grenadine, cette vaste contrée est officiellement désignée aujourd'hui sous le nom d'*Etats-Unis-de-Colombie* et son admirable situation entre deux Océans, la fertilité prodigieuse de ses nombreuses et grandes vallées ainsi que l'abondance et la richesse de ses productions naturelles en feraient l'une des républiques les plus florissantes du Nouveau-Monde, si des dissensions intestines ne la déchiraient continuellement. Dans ce beau pays où la vie est si facile que l'on n'y voit point d'indigents même au sein de l'oisiveté, se trouvent concentrées toutes les sources de fortune que la terre offre à l'homme soit qu'il cultive le sol, soit qu'il en fouille les profondeurs, soit enfin qu'il exploite les forêts qui le couvrent ; et,

s'il ne veut pas s'astreindre au travail, la nature pourvoira d'elle-même aux premiers besoins de son existence. Le territoire de la Colombie offre, selon les altitudes, la diversité des climats réunis dans un même district, car on y voit de hautes montagnes aux sommets couronnés de neiges éternelles former à leur base des vallées où règne pendant toute l'année une chaleur accablante, tandis que la zone intermédiaire est favorisée d'un printemps perpétuel. L'année se divise en deux saisons chaudes et sèches et en deux autres tempérées et humides chacune de trois mois, les premières commençant à l'approche des solstices et les autres avec les pluies des équinoxes.

Santa-Fe-de-Bogota, bâtie sur un vaste plateau des Andes colombiennes, à une altitude de 8196 pieds, est la capitale de la Nouvelle-Grenade dont les Etats confédérés sont au nombre de neuf et qui a les deux ports de Cartagena-de-las-Indias et de Santa-Marta sur la mer des Antilles. La population de cette contrée deux fois grande comme la France s'est singulièrement accrue depuis l'affranchissement, car elle compte aujourd'hui près de 3,000,000 d'habitants y compris les Indiens insoumis estimés à 125,000. Les trois chaînes des Andes colombiennes, d'une élévation moyenne de 15,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, en traversant la Nouvelle-Grenade du sud au nord, lui impriment avec leurs nombreux contreforts le trait le plus saillant de sa physionomie et nulle autre contrée de l'Amérique Méridionale ne se présente sous un aspect physique plus varié. La salubrité des terres tempérées y fixe la population blanche, tandis que les métis et les nègres s'établissent de préférence sur le littoral et dans les vallées.

Les Espagnols qui découvrirent la Colombie y trouvèrent deux populations très-distinctes, les Caraïbes qui habitent la côte, sauvages et féroces jusqu'à l'anthropophagie, et d'autres peuplades de mœurs plus douces dominées par les Muyscas d'un état social presque aussi avancé que celui des Incas. De nos jours, c'est une race composite et nouvelle qui peuple l'Amérique Méridionale. Les créoles d'origine espagnole et qui généralement habitent les villes, ont conservé les mœurs et une partie du costume de leurs ancêtres. Ils sont intelligents, braves, hospitaliers, et le seul reproche que l'on pourrait leur faire, dit un historien contemporain, serait leur insouciance à tirer parti de leurs qualités naturelles. Cependant, le nombre de jeunes gens des deux sexes qui se rendent en Europe pour y faire leurs études devient tous les ans plus considérable. Les blancs unis aux Indiens ont produit les *Chollos*, et les autres métis appelés *Zambos* qui d'ordinaire habitent les côtes et les terres chaudes, proviennent de l'union des Indiens avec les esclaves nègres

introduits dans le pays par les conquérants. Quoiqu'en disent des observateurs peu sincères ou superficiels, la moralité publique et privée s'affirme de jour en jour davantage parmi cette population variée dans laquelle les métis dominent, et tel est le bienfait de l'instruction publique si longtemps entravée sous la domination espagnole et qui se répand aujourd'hui parmi le peuple au moyen de nombreuses écoles.

Les plaines de la Nouvelle-Grenade sont d'une fertilité inimaginable et ses montagnes recèlent dans leur sein, avec beaucoup d'autres minéraux, les gîtes primitifs des minerais aurifères qui enrichissent les rivières et les torrents, ainsi que les alluvions des pentes et des vallées ; tout le pays est couvert de forêts épaisses et séculaires où l'on trouve les bois précieux, les gommés, les résines, les teintures et les plantes médicinales si recherchés en Europe. La flore et la faune de cette contrée causent à chaque instant de nouvelles surprises au naturaliste qui visite la forêt vierge, et il n'est pas moins étonné du luxe inouï de la végétation. Il est impossible de calculer ce que la culture régulière obtiendrait de ce sol fécond ni à quel chiffre fabuleux s'élèveraient les produits de l'exploitation des forêts et des mines sous les efforts d'une population nombreuse et industrielle. Il est vrai que l'insalubrité des plaines est notoire ; mais quand viendra l'heure de la colonisation de ces immenses solitudes, le défrichement des terres chaudes, les plus fertiles comme les plus malsaines de ces régions inhabitées, en modifiera promptement le climat.

Le cours d'eau le plus important de la Nouvelle-Grenade est le fleuve Magdalena, que les Indiens appelaient *la grande eau*. Il prend sa source dans le lac Las Papas d'où sortent aussi les rivières Caguetta, Cauca et Guachicono, coule à travers la Cordillère colombienne entre les deux mêmes méridiens, et traverse la Nouvelle-Grenade, du sud au nord, pour se jeter dans la mer des Antilles. Le courant est rapide, car sa vitesse mesurée par l'illustre baron de Humboldt, est, en moyenne, de trois milles à l'heure ; la température de l'eau est, à la surface, de 25 à 26 degrés centigrades et, lors des crues du fleuve, elle baisse à 21 degrés. Dans son cours de 800 milles, dont 500 sont navigables, la Magdalena reçoit les eaux de plusieurs tributaires : ce sont les rios Suaza, Neiva, Cabrera, Prado, Fuzagasuga, Bogota, Carare, Opon, Sogamoso, Surata et César qui prennent naissance dans la Cordillère orientale. Les autres affluents, parmi lesquels il faut citer le Naré et le Cauca, magnifique cours d'eau qui donne son nom à l'une des plus fertiles vallées de la Nouvelle-Grenade, viennent de la Cordillère centrale. Trois températures distinctes caractérisent le cours de la Magdalena dont

la largeur moyenne est d'environ un mille en aval de Mompox, la distance entre les deux rives étant moindre à l'amont de cette ville. De Barranquilla à Mompox, la brise de mer maintient une certaine fraîcheur sur les eaux du fleuve ; entre Mompox et l'île de Moralès l'air est lourd et sans ventilation ; de l'île de Moralès au lac Las Papas, l'atmosphère est rafraîchie par les vents des Andes. L'Atrato qui se perd dans le golfe de Darien et le San-Juan qui se déverse dans le Pacifique forment avec la Magdalena et d'autres cours d'eau, tout un système de navigation admirablement disposé pour le parcours intérieur du pays : la canalisation du San-Juan ouvrirait une communication entre les deux Océans.

Telle est la contrée privilégiée dans laquelle je me propose de conduire le lecteur de la *Revue Canadienne* et à cette notice préliminaire j'ajouterai seulement : que dans les Etats-Unis-de-Colombie l'esclavage n'existe plus depuis vingt ans ; que la religion catholique, sans être religion d'Etat, est celle du pays ; que l'impôt y est assis sur des bases logiques et perçu sans vexation ; enfin, que toutes les libertés, celle des cultes, de la presse et la liberté individuelle sont garanties par la constitution. C'est ainsi, dit l'historien précité, que cette jeune république a résolu les questions économiques et sociales les plus ardues, au milieu des troubles qui n'ont cessé de l'agiter depuis sa naissance.

I

LA MAGDALENA.

Les grands bateaux à vapeur de la ligne anglaise entre Southampton et Aspinwall se rendent directement à l'île de St. Thomas où les passagers et le frêt qui doivent traverser l'isthme de Panama sont transbordés sur un steamer d'un moindre tonnage. Celui-ci fait escale à Santa-Marta et à Cartagena, mais c'est ordinairement dans le premier de ces deux ports qu'il débarque les voyageurs et les marchandises en destination pour les Etats-Unis-de-Colombie. On est encore loin de la terre-ferme quand les cimes neigeuses des montagnes de Santa-Marta apparaissent dans l'azur du ciel ; quelque temps après, la côte se dessine à l'horizon ; le navire entre dans une rade spacieuse et profonde, salue la forteresse construite sur un rocher pour défendre l'entrée du port et jette l'ancre à quelques encablures du quai de la ville.

Il règne généralement dans les ports colombiens de la mer des

Antilles un air d'abandon et de tristesse dont le genre de construction des édifices, l'absence de mouvement commercial et l'élévation de la température sont les principales causes. Ces villes ont un aspect monacal qui porte à la mélancolie malgré la beauté du ciel et la richesse du paysage qui se déroule autour d'elles. Aussi, le voyageur qui aurait visité la côte du Pacifique avant de venir à Santa-Marta, se serait-il singulièrement abusé s'il comptait y trouver, par exemple, la vie animée, les ressources et les plaisirs de Guayaquil, car il faut mettre hors de comparaison Lima ou Valparaiso. Située sur une plage sablonneuse constamment échauffée par un soleil ardent, Santa-Marta où l'on respire un air brûlant et malsain, est loin de présenter un aspect romantique. Des rues sans pavé et sans ombre, quelques maisons d'un étage, d'autres d'un simple rez-de-chaussée, peu de beaux édifices et beaucoup de ruines, tel est actuellement le tableau de l'une des plus anciennes villes de l'Amérique Méridionale. Les premiers établissements des conquérants sur le littoral de la terre-ferme de l'Occident datent, en effet, de 1510. Pedro de Heredia soumit à la couronne d'Espagne, vers l'an 1532, le territoire qui forme les deux provinces de Cartajena et de Santa-Marta, et ce fut de cette dernière ville que Gouzalez Ximenez de Quesada partit, en 1536, pour sa glorieuse expédition de Bogota. Les richesses qui affluèrent entre les mains des conquérants et qui s'amoncélèrent dans les ports de la mer des Antilles, excitèrent la cupidité des flibustiers qui avaient juré une haine implacable aux Espagnols. S'élançant de leurs repaires avec la fureur et la rapidité de l'ouragan, on les vit surprendre et saccager, à différentes reprises, tous les établissements du littoral et Santa-Marta, incendiée en 1591 par le fameux Francis Drake, quarante-deux ans après sa fondation, souffrit souvent de leurs dépredations. Mais les villes que la métropole favorisait se relevaient promptement de la ruine, et Santa Marta qui ne sort maintenant de son indolence que dans les temps de convulsions politiques, où le commerce est languissant et l'existence monotone, a été pendant deux siècles une cité florissante.

J'arrivai à Santa-Marta un samedi soir et le lendemain était un jour favorable pour faire connaissance avec la population d'une ville de l'Amérique Méridionale. Les rues d'ordinaire peu fréquentées et assez tristes pendant le cours de la semaine sont égayées le dimanche, dès le matin, par les personnes qui se rendent aux églises ou qui en reviennent, et on y voit aussi des promeneurs dont la dévotion n'est point désintéressée. La jeune créole enveloppée dans le châle de soie ou de crêpe noir gracieusement fixé sur la tête en couvrant une partie du visage, et suivie de la petite

servante qui porte le tapis sur lequel sa maîtresse s'agenouillera, se laisse souvent accompagner, au sortir de la maison paternelle, par son fiancé ou par un ami. S'ils entrent ensemble dans le temple du Seigneur, l'une rejoindra ses compagnes au milieu de la nef réservé aux femmes, et l'autre se confondra avec les hommes qui se tiennent toujours sur les côtés. Chaque fois que je suis allé à l'église dans l'Amérique Méridionale, où l'on connaît comme ailleurs des personnes pieuses, il m'a paru que les pensées mondaines occupaient trop l'esprit des fidèles dont la tenue, sans être blamable, manquait toutefois de recueillement. Je n'ai jamais pu m'accoutumer non plus au goût douteux qui préside à la décoration des chapelles surchargées de dorures et de peintures de différentes couleurs. On voit dans les niches qui entourent les autels des statues de saints affublés de vêtements faits selon la dernière mode, parés de bijoux, la tête couronnée de fleurs artificielles, tenant un bouquet d'une main et de l'autre un mouchoir brodé. Le Christ lui-même n'échappe point à cette profanation, et c'est encore pis le jour de la Fête-Dieu, sur les reposoirs élevés dans les rues et à l'ornement desquels chaque citoyen tient à contribuer. Sur un autel chargé d'objets de luxe ou de vases qui seraient à leur place dans un salon, on voit d'un côté du tabernacle la statuette d'un apôtre et de l'autre un bronze païen. Ici, les portraits de saints, là ceux de contemporains célèbres, et puis des scènes tirées de la bible faisant pendant à d'autres empruntées aux romans de Bernardin de St. Pierre et d'Eugène Sue. Les gens éclairés du pays déplorent ces attentats contre la dignité du culte catholique ; mais des églises ornées de statues avec leurs draperies ordinaires ou des reposoirs en branchages simplement décorés des fleurs du pays si belles et si variées, paraîtraient à la masse ignorante du peuple indignes de la religion qu'elle pratique sans en comprendre la spiritualité. Il faut, dit-on, parler aux yeux plus qu'à l'esprit de cette race simple et ignorante.

La végétation de la campagne de Santa-Marta commence par les mangliers, arbres fantasques dont les racines en forme d'arcs-boutants sont baignées par la mer, puis la forêt vierge s'étend de la plaine au sommet des montagnes. Des plantations, des vergers et des cultures de maïs et de canne à sucre couvrent d'assez grandes surfaces aux environs de la ville entourée d'habitations rurales qui apparaissent au milieu de bosquets d'arbres portant à la fois et pendant toute l'année des feuilles, des fleurs et des fruits. Les palmiers aux cimes aériennes et les maisons blanches au toit en terrasse dans des jardins enclos de haies vives d'aloës et de cactus, rappelaient à mon souvenir quelque paysage de l'Algérie, tandis-

que les ceibas gigantesques, les fougères arborescentes et une grande variété de plantes ligneuses caractérisaient la nature tropicale que je contemplais pour la première fois. J'errais dans la campagne, le matin et le soir, en attendant l'arrivée du steamer qui était alors en service sur la Magdalena et c'était chaque jour une émotion nouvelle. Je suivais quelque fois le bord de la mer habitée par des nègres qui respirent impunément l'air empesté des lagunes voisines et dont les cabanes disparaissaient à demi dans le feuillage d'arbres touffus ; mais, après m'être éloigné de la ville, je me plaisais à y revenir à travers la campagne où le règne végétal offrait à ma vue ses formes les plus belles. Le voyageur qui ne connaît encore la flore tropicale que par les serres d'Europe a-t-il pu se figurer le bananier, touffe de feuilles minces et soyeuses qui s'élèvent en colonne pour s'épanouir au sommet en larges bandes d'un beau vert satiné ? Cette plante bienfaisante fournit à l'habitant des zones tropicales sa principale nourriture et celui-ci reçoit encore de la nature deux présents précieux, le cocotier et la canne à sucre. Le premier s'élance gracieusement audessus des autres arbres à fruits qui entourent ordinairement les habitations, et la verdure tendre et agréable de l'autre couvre des champs étendus. La variété, la magnificence et l'éclat des fleurs qui ornent les jardins ou qui s'étalent sur les parasites dont les arbres sont chargés, ainsi que la vivacité de coloris qui parent les oiseaux, les papillons et la plupart des scarabées de l'Amérique du Sud captivent aussi l'admiration de celui qui vient d'y arriver.

Une excursion me conduisit à San-Pedro où Simon Bolivar, le *libérateur* de la Colombie, est mort le 17 Décembre 1830. Les événements mémorables se succèdent dans ce siècle avec une telle rapidité, que la lutte héroïque dont l'Amérique Méridionale a été le théâtre de 1810 à 1825 et qui a immortalisé Bolivar, est à peine connue de la génération actuelle. Fils d'un militaire distingué et riche propriétaire de la province d'Aragua, Simon Bolivar né en 1785 à Caracas, fit de sérieuses études en Europe où il épousa la fille d'un grand d'Espagne. Il vivait dans la retraite, quand le Vénézuéla proclama son indépendance en appelant aux armes tous les citoyens valides. Bolivar se jeta dans le mouvement avec une fougue et une ardeur qui le portèrent bientôt au premier rang et il y mit en lumière le génie dont la nature l'avait doué. Lorsqu'un pays tout entier s'insurge contre une armée étrangère, il faut que celle-ci finisse par succomber quelque nombreuse, brave et aguerrie qu'elle soit, et tel fut le sort des vieilles troupes espagnoles. Mais ce n'était point assez pour Bolivar d'avoir affranchi le Vénézuéla et chassé l'ennemi de la Colombie. Il apprend que les patriotes du

Pérou, réduits à la dernière extrémité, sont à la veille de succomber et vole à leur secours à la tête de ses intrépides Colombiens. La victoire le suit sur les bords du Pacifique et le Haut-Pérou tint à honneur de prendre le nom du héros en devenant république de Bolivie. Simon Bolivar fut d'abord dictateur puis président de la république de Colombie et son nom rappellera aux siècles futurs la gloire du général, le génie de l'homme d'Etat et surtout la grandeur du citoyen mort dans la force de l'âge, pauvre, abreuvé de dégoûts et victime résignée de l'ingratitude du peuple auquel il a donné la liberté.

Un mouvement inaccoutumé dans la ville m'apprit, au retour d'une promenade, que le steamer attendu depuis plusieurs jours était arrivé. Il avait déjà débarqué une compagnie de soldats envoyée de Bogota au gouverneur du district de Rio-de-Hacha situé à trente lieues à l'est de Santa-Marta, pour contenir une tribu des Indiens Guajiros dont les dispositions hostiles devenaient inquiétantes. La population caraïbe de la Guajira, évaluée à 70,000 âmes à l'époque la conquête, en compte à peine le tiers aujourd'hui. Ces Indiens que les Espagnols ne parvinrent point à subjuguier et qui ont toujours vécu indépendants, sont robustes, braves et aguerris. En relations de commerce continuelles et clandestines avec les Anglais de la Jamaïque et les Hollandais de l'île de Curaçao, ils en reçoivent des armes à feu, de la poudre et des balles en échange de perles, de bois précieux et d'autres produits de leur territoire. Vêtus d'une chemise courte et d'un caleçon qui descend à mi-jambe, drapés d'une couverture de couleur voyante, excellents écuyers et d'une grande adresse pour envoyer une balle au but quand leur cheval est lancé à fond de train, les Indiens Guajiros peuvent être comparés aux cavaliers arabes dont ils ont aussi les stratagèmes de guerre. Ce sont, en outre, d'habiles plongeurs ; mais, par suite de la rareté des perles de prix, la pêche des mollusques qui les renferment, entre les caps Paria et de La Vela, a beaucoup perdu de son importance. Il faut, actuellement, rapporter du fond de la mer une grande quantité d'huîtres pour trouver une perle de valeur, et il arrive souvent d'en ouvrir plus de dix mille sans avoir cette satisfaction.

Les bancs de sable qui obstruent les bouches de la Magdalena où il y a toujours grosse houle, rendent l'entrée du fleuve périlleuse ; aussi, la plupart des voyageurs qui se proposent de le remonter se rendent-ils de Santa-Marta à Sitio-Nuevo pour y attendre le steamer. La première partie du trajet se fait à dos de mule ; il s'agit ensuite de traverser en bateau une suite de lagunes, dont la principale mesure vingt-cinq milles en longueur et onze en

largeur, et qui communiquent entr'elles par des canaux naturels. Ce grand lac, connu sous le nom de *Cienaga de Santamarta*, sur lequel il faut passer de trente-six à quarante heures, est couvert de moustiques et de maringouins dont le bourdonnement continu et les piqûres incessantes ne laissent aux voyageurs ni trêve ni repos ; il s'exhale, en outre, de ces eaux dormantes des miasmes pestilentiels qui ont tué plus d'un Européen. Danger pour danger, je préférerais courir le risque de la traversée par mer et, comme le steamer devait partir de Santa-Marta au point du jour, les passagers couchèrent à bord. Il se mit en route au lever de l'aurore et nous arrivâmes promptement en vue de l'embouchure de la Magdalena ou l'on fonde une nouvelle ville du nom de Sabanilla dont le port a beaucoup d'avenir. Les eaux sales et jaunâtres du fleuve indiquaient le chenal dans lequel le bateau devait s'engager et où il entra à toute vapeur poussé par la lame et dirigé d'une main sûre : la moindre hésitation du pilote eût fait échouer le navire sur les brisants qui bordent la passe. Nous avançâmes entre des îles couvertes d'une végétation vigoureuse et celle qui porte le nom de Gomez est la plus grande et la plus fertile : le dernier obstacle fut heureusement franchi et le steamer s'arrêta vis-à-vis d'une petite ville pittoresquement située sur la rive gauche du fleuve. Les palmiers et les bananiers qui entourent les maisons blanches à toit plat de Barranquilla, fondée en 1629 et peuplée d'environ 6000 âmes, lui donnent l'aspect oriental. Il y règne un mouvement mercantile important par suite de l'arrivée et du départ continus des bateaux du fleuve appelés *bongos* ou *champans* qui portent à Cartagena et à Santa-Marta des bois, du bétail ainsi que les produits agricoles et industriels de la Magdalena, pour revenir chargés de sel et de marchandises. Barranquilla serait certainement un lieu de résidence agréable si la chaleur n'y était accablante. Croirait-on qu'il a été longtemps défendu, sous prétexte d'hygiène, de planter des arbres touffus dans les rues de la ville où les rayons du soleil grillent les passants, du matin au soir, pendant la plus grande partie de l'année.

Après une station de deux heures devant Barranquilla, le steamer repartit et le premier village que nous aperçûmes fut Sitio-Nuevo où nous prîmes à bord quelques nouveaux passagers, parmi lesquels plusieurs jeunes gens des deux sexes qui se rendaient, avec leurs parents, à Honda et à Bogota. Les deux rives de la Magdalena, très éloignées l'une de l'autre près de son embouchure, se rapprochent graduellement en allant vers le sud ; mais le fleuve conserve sur un long parcours une très grande largeur et le courant devient de plus en plus rapide. Celui-ci, dans les temps de crues, détache des deux

bords et entraîne de volumineux blocs de terre chargés d'arbres, véritables petites îles flottantes, ainsi que d'énormes morceaux de bois. Lorsque les eaux se sont retirées, les rives restent encombrées de débris provenant d'éboulements et on a souvent le singulier spectacle d'arbres ayant pris racine au fond du fleuve et montrant leurs cimes au dessus de l'eau. D'autres, entraînés à la dérive au milieu du fleuve et retenus au fond soit par une branche soit par les racines, s'engagent peu à peu sous la masse des alluvions et résistent à la force du courant. L'extrémité libre que les eaux dérobent souvent à la vue devient aigue avec le temps et le bateau qui frapperait contre ce *chicot* s'entrouvrirait infailliblement. Tous ces obstacles rendraient donc la navigation trop dangereuse pendant l'obscurité ; aussi le steamer cesse-t-il de marcher, chaque jour, quelques temps après le coucher du soleil et ce fut à Remolino amarré au pied d'un arbre, qu'il passa la première nuit du voyage. Elle fut délicieuse. La brise de mer qui s'éleva dans la soirée, entretint jusqu'au jour une agréable fraîcheur sur le pont du bateau où la plupart des passagers avaient installé leurs cadres. Des mouches à feu jetant une lueur phosphorique tantôt d'un blanc verdâtre tantôt couleur de flamme, voltigeaient autour de nous, semblables à des étincelles animées, en produisant une illumination naturelle du plus curieux effet. De grandes phalènes venaient se heurter contre les moustiquaires qui nous enveloppaient et ce fut en écoutant les bruits étranges de la forêt vierge et en contemplant le ciel rayonnant d'étoiles que nous nous livrâmes au sommeil. Le lendemain matin, nous eûmes le temps de visiter Remolino. Les rues larges et régulières de ce village et ses maisons entourées de verdure, sous l'ombrage de beaux arbres, lui donnent une apparence riante que dépare le misérable édifice décoré du nom d'église.

Des nuages voilèrent le soleil pendant toute la matinée, mais ils se dissipèrent vers le milieu du jour et la chaleur devint alors suffocante. Une partie de l'arrière du steamer avait été couverte, par les soins du capitaine, d'un berceau en feuillage impénétrable aux rayons solaires. Nonchalamment étendues sur un lit de mousse, nos compagnes de voyage se préservaient avec peine de l'importunité des moustiques sous leurs longs voiles de gaze, et cherchaient à rafraîchir l'air en agitant sans cesse leurs éventails. De temps à autre, un oiseau-mouche ou un papillon voltigeait autour des jeunes créoles qui s'efforçaient, mais en vain, de le saisir et c'étaient alors des cris joyeux, des éclats de rires et des jeux sans fin. Je partageais mon attention entre ce spectacle gracieux et celui non moins attrayant des bords du fleuve, lorsqu'un coup de feu suivi de hurrahs

nous mit tous en émoi. Un énorme caïman, le premier que nous vîmes, se laissait aller paisiblement au courant du fleuve, quand une balle bien dirigée le tira de sa douce quiétude. Nous étions alors en vue de Salamina après avoir dépassé Guaimaro, qui n'a de remarquable que les quatre ceibas gigantesques et touffus derrière lesquels le hameau apparait. Avant d'arriver à Salamina situé sur un terrain plat et très-ombragé, on cotoie l'île du même nom, l'une des plus boisées du fleuve. A cinq milles plus loin, se trouve Penon d'un aspect plaisant, peuplé de 1500 âmes et entouré de grands arbres ; le soleil allait disparaître à l'horizon lorsque nous aperçumes au loin les premières maisons de Cerro de San-Antonio où le steamer devait faire sa seconde station de nuit. Ce dernier village n'est point encore en vue quand le sol, jusqu'alors bas et souvent submergé, s'élève graduellement pour former les hautes collines qui furent autrefois la tête du delta de la Magdalena et c'est à leur pied que le bras canalisé par des capitalistes de Cartagena se détache du fleuve.

On dit que les voyageurs sont généralement portés soit à louer avec exagération soit à déprécier d'une manière déconsidérée tout ce qu'ils voient dans les pays lointains, et j'étais sous cette impression lorsque j'arrivai dans l'Amérique Méridionale. La première vue de la nature des tropiques, sans produire un effet désenchanteur sur mon esprit, ne l'avait point surrexcité outre mesure, mais je crois que l'Européen ne saurait se figurer un grand cours d'eau du Nouveau-Monde s'il ne lui a point été donné d'en contempler la magnificence. Depuis que nous remontions la Magdalena, un tableau grandiose se déroulait à nos yeux. Des forêts sombres, majestueuses et sans limites se déployaient sur chaque rive bordée d'une végétation prodigieuse, et les arbres d'espèces, de formes et de feuillages différents paraissaient liés les uns aux autres par des réseaux de lianes se confondant en un taillis inextricable. Ici, les ceibas et les cèdres aux troncs surchargés de parasites, géants de la forêt vierge qui défont les ouragans ; là, les espèces frêles et gracieuses aux tiges élancées, aux feuilles palmées et dont les cimes s'étaient en forme de parasol. Quand le steamer se tenait au milieu du fleuve, on ne pouvait distinguer dans ces masses de verdure ni la variété des plantes arborescentes serrées les unes contre les autres, ni la beauté des fleurs qui ornaient le paysage. Sans voir les singes, nous entendions leurs cris et, à part de grands échassiers blancs, pêcheurs graves et immobiles que le passage du bateau n'effrayait point, les charmants oiseaux qui peuplent la forêt échappaient à notre vue. Mais lorsque le navire se rapprochait de l'un des deux bords, la flore tropicale exposait à nos yeux ses produits merveilleux et nous

voions voler d'arbre en arbre ou de branche en branche la perruche, le gros perroquet gris, le ara à la longue queue bleue ou rouge et d'autres oiseaux au brillant plumage. Des ouistitis, semblables à des écureuils, couraient sur les lianes, tandis que d'autres quadrumanes nous saluaient de cris aigus et de gestes menaçants. Les deux rives de la Magdalena sont en grande partie marécageuses, car le fleuve sort de son lit pendant les saisons de crues. Dans ces endroits les reptiles sont nombreux, surtout les hideux et inoffensifs serpents d'eau. Mais nous n'étions pas encore parvenus à la partie du fleuve où les plages sont couvertes de caïmans et, dans les endroits découverts de la rive, on n'apercevait alors que l'iguane agile ou le reptile assoupi. C'était surtout dans la matinée ou bien le soir que la scène était intéressante ; car, au milieu du jour, les hôtes de la forêt fuient la lumière et l'ardeur du soleil. La végétation elle-même semble fléchir sous le poids de la chaleur et l'absence de la vie animale imprime alors au paysage une teinte de mélancolie indescriptible.

Cependant la tristesse ne régnait point à bord pendant les heures du repos de la nature. Les jeunes filles se livraient sans contrainte à la gaieté de leur âge et l'une d'elles, s'accompagnant de la petite guitare en usage dans le pays, chantait de temps en temps quelque une des romances espagnoles que j'avais entendues autrefois sous le beau ciel de l'Andalousie. Des jeux sérieux occupaient plusieurs passagers. tandis qu'un cercle de causeurs se formait chaque jour dans la chambre du capitaine, la mieux aérée du steamer. Je me plaisais à converser avec deux prêtres, hommes instruits et de manières affables, qui s'étaient aussi embarqués à Santa-Marta. Le plus âgé avait du goût pour l'histoire naturelle et il s'occupait particulièrement d'entomologie ; il descendait à terre à chaque station du bateau, revenait à bord avec quelques nouveaux insectes, et je me rappelle sa collection de lampyres renfermés dans un flacon de cristal en manière de veilleuse à la clarté de laquelle il était possible de lire. Peu de contrées sont plus riches que la Nouvelle-Grenade en coléoptères de toutes dimensions et, dans aucune je le crois, on n'en voit de couleurs plus éclatantes. Entre le plus petit insecte à quatre ailes qui brille comme l'émeraude ou la topaze sur les fleurs et sur les feuilles des plantes et le scarabée hercule le plus grand de tous, la variété des espèces est infinie et la vie d'un naturaliste ne suffirait point pour les classer. Mon compagnon de voyage n'était pas non plus étranger à la minéralogie et il avait visité, dans sa jeunesse, plusieurs des mines renommées de la Colombie. La plupart d'entre-elles, exploitées jadis avec autant d'ardeur que de profit, sont aujourd'hui délaissées, et c'est

me dit-il, à l'approfondissement des travaux, à l'affluence des eaux souterraines et surtout à la fréquence des révolutions politiques qu'il faut attribuer l'abandon des exploitations.

Je recueillis ainsi dans nos entretiens des informations précieuses, et je citerai celles que je reçus sur les gisements d'émeraude de Muso parce que ces renseignements me permettront de dévoiler une erreur qui se répète sans raison dans les éditions successives de certains ouvrages qui mentionnent que les émeraudes vertes proviennent du Pérou. C'est une assertion erronée, car le Pérou ne produit point d'émeraudes et il serait temps de s'entendre sur la portée qu'il faut donner à l'expression géographique du pays désigné sous ce nom qu'on applique à tort à des territoires de situations et de gouvernements très-distincts. Il est vrai, que la province d'Esmeraldas de la république de l'Equateur, doit son nom aux mines d'émeraudes que les Indiens cessèrent d'exploiter à l'arrivée des Espagnols et dont ils ne voulurent jamais leur faire connaître l'emplacement. Les chroniqueurs rapportent que François Pizarre ayant reçu des indigènes de Coaqué un grand nombre d'émeraudes, envoya la plus belle et la plus grosse à la reine d'Espagne : ils disent aussi que les Indiens transportèrent et cachèrent dans l'intérieur du pays celle de ces pierres fines d'un volume extraordinaire dont ils avaient fait une idole. Des historiens affirment enfin que, du temps des Incas, on trouvait des émeraudes dans leur royaume sur le littoral de Mouta. Sans contester l'exactitude de tous ces faits, il est positif, cependant, que les émeraudes sud-américaines livrées de nos jours au commerce et si recherchées des joailliers à cause de leur pureté et de leur couleur vert foncé, proviennent de la mine de Muso située dans l'Etat de Velez des Etats-Unis de Colombie, à cent milles nord-nord-ouest de Bogota et à une altitude d'environ 2650 pieds. Les chroniques du temps nous apprennent que les Espagnols eurent beaucoup de peine à soumettre les Indiens Musos qu'ils ne subjuguèrent, en 1555, qu'au prix de pertes considérables. La mine d'émeraudes se trouve à trois milles à l'ouest de la ville de Muso fondée par un capitaine du nom de Lanhero. Les premiers travaux datent de 1568 et c'est cette mine qui a produit, sous la domination espagnole, la magnifique émeraude remise au vice-roi Espeleta comme une merveille digne d'enrichir le musée de Madrid : depuis, il en a été extrait beaucoup d'autres d'une valeur exceptionnelle. L'exploitation de la mine de Muso, interrompue durant la guerre de l'indépendance, reprise vers 1830, a été continuée par les compagnies auxquelles le gouvernement néo-grenadin afferme la propriété tous les quatre ans. Mr. M. B. Lewy, savant français, a visité

la mine en 1850, époque où les travaux dirigés par un habile ingénieur anglais occupaient environ cent-vingt ouvriers. L'exploitation se faisait alors à ciel ouvert, car on avait déjà renoncé à l'ancien système de galeries dont le percement dans des terrains de schistes friables et glissants, en pente abrupte, exposait les mineurs à des dangers continuels. Ceux-ci, placés en ligne sur le versant de la montagne y taillent un espèce d'escalier dont les marches facilitent leur maintien lorsqu'ils attaquent le roc. Les schistes sont alors brisés et ameublés afin que des torrents artificiels, descendant d'étangs creusés sur la cime de la montagne et fermés au moyen de vannes que l'on ouvre chaque fois que le besoin de l'exploitation l'exige, puissent entraîner toutes les matières détachées de la masse. Celles-ci tombent dans une tranchée d'où les chasse un courant d'eau très violent qui passe par une galerie souterraine, et cette opération se renouvelle jusqu'à la découverte des filons horizontaux dans lesquels les gemmes gisent. Ces filons sont composés soit de chaux carbonatée lamelleuse blanche qui, à la transparence près, rappelle le spath d'Islande, soit par un calcaire bitumineux dans lequel sont disséminés de petits cristaux de chaux carbonatée. De beaux cristaux de pyrite de fer accompagnent les émeraudes qui se présentent sous forme cristalline de prisme hexagonal et c'est l'extrémité supérieure du gemme qui en est habituellement la partie la plus fortement colorée et la plus pure. Selon les chimistes, l'émeraude est une combinaison de silice, d'alumine et de glucine, substance terreuse d'un métal peu connu qui concourt aussi à la formation du béril.

De Cerro-de-San-Antonio à Calamar, premier centre de population qui se soit offert à notre vue depuis Barranquilla, la distance est courte et, avant d'y arriver, on découvre les travaux du canal de Cartagena dont l'entrée était alors barrée par les sables que le fleuve charrie et amonçèle peu à peu. Calamar, adossé à la forêt, est de création récente, et ses maisons neuves entourées de grands arbres qu'on a eu le soin de ne pas abattre, lui donnent l'air gai de la jeunesse. A cinq milles plus haut, apparaissent Pedroza sur la rive droite, et vis-à-vis, de l'autre côté du fleuve, Barranca-Nueva situé sur une colline rocheuse. Ce village qui date de 1763 et dont la population est d'environ 1500 âmes, est en communication avec Cartagena au moyen d'un chemin fréquenté. Nous passâmes ensuite devant un misérable hameau du nom de Yucal avant de cotoyer les îles Cotoré où l'on trouvait autrefois, comme dans toutes les forêts riveraines de cette partie de la Magdalena, le bois de teinture jaune qui a été pendant longtemps l'objet d'un commerce d'exportation considérable. Le steamer continuant sa route,

laisse à gauche le hameau de Heredia à l'entrée du canal qui conduit à la lagune étendue de Zapallan. On signale dans ce district d'importantes exploitations de cèdres qui sont débités sur place en planches et en madriers pour être transportés soit à Barranquilla soit à Sabanilla à l'embouchure du fleuve. Non loin de Heredia, se trouve Nerviti, petit village de la rive gauche qu'une distance de cinq milles sépare du hameau de San-Agustin de-Playas-Blancas derrière lequel s'étend le rideau de collines qui sépare le bassin de la Magdalena de celui du Tolu et de ses affluents ; cette rivière arrose une vallée fertile et cultivée dont les produits contribuent à l'approvisionnement de Cartagena. Une heure après avoir dépassé San-Agustin, nous étions en vue de Tenerife, petite ville de 2000 âmes fondée en 1546 par Francisco Enrique et construite sur un terrain assez élevé au-dessus du niveau du fleuve. Tenerife a beaucoup souffert pendant la guerre de l'indépendance et chaque révolution en fait une position militaire que les deux partis se disputent. Théâtre de plusieurs combats à des époques différentes, la ville a été souvent incendiée, ses principaux édifices ont été détruits, et on en voit encore les ruines.

Les grandes îles de Tenerife et de Burro divisent le fleuve en trois bras : le steamer entra dans celui de l'est dont la largeur est d'environ 500 pieds, et ce fut en rasant une rive attrayante que nous arrivâmes devant Plato, chef-lieu de canton peuplé de 1500 âmes. Les forêts qui l'environnent et dans lesquelles passe le chemin de Valle-Dupar, renferment les arbres qui produisent le baume de Tolu, le sang-dragon et autres résines. Sambrano, sur la rive gauche, est entouré de bruyères, et le fleuve sépare ce hameau de celui de Santa-Cruz où l'on a trouvé le squelette d'un mastodonte au-dessous d'alluvions entraînées par le courant. Les dépouilles du pachyderme furent reparties dans les maisons du voisinage avant d'être transportées au musée de Bogota. A quelques milles au-delà des îles de Bijagual qui nous parurent privées de la vie animale, le Cauca réunit ses eaux limoneuses à celles de la Magdalena et la scène ne manque point de grandeur, particulièrement aux époques des hautes crues, lorsque les deux courants viennent se heurter avec une rapidité prodigieuse. La navigation de cette partie du fleuve est réputée dangereuse et peu s'en fallût qu'un accident ne nous arrivât. Un radeau, formé par l'assemblage capricieux de troncs d'arbres et de morceaux de bois, descendait le Cauca en acquérant de la violence du courant une grande force d'impulsion, et nous le vîmes se diriger droit au steamer lorsque celui-ci arrivait au confluent des deux grands cours d'eau. L'instant fut critique, mais nous dûmes au sang froid du

pilote d'éviter une collision qui eut été fatale. Les villages de la rive gauche qui se présentèrent ensuite à notre vue furent Pinto, Santa-Ana, San-Fernando et, avant d'arriver au dernier, nous découvrimus sur l'autre bord Talaigua dont l'église renferme une statue de St. Roch que les mariniens de la Magdalena ont en grande vénération et qu'ils invoquent dans la détresse. Il paraît étrange qu'une paroisse jouissant, dit-on, d'un bon revenu, ne substitue pas un édifice plus convenable à la mesure qui abrite le patron miraculeux des *boyas*. Les Néo-Grenadins, m'a dit un des passagers lorsque nous passions devant Talaigua, ont un autre lieu de pèlerinage plus renommé et beaucoup plus fréquenté : c'est la ville de Chiquiquira qui possède dans une magnifique église un tableau de la Vierge du Rosaire, en grande vénération, puisqu'on évalue à 30,000 le nombre des personnes qui s'y rendent chaque année, soit pour accomplir un vœu, soit pour demander à l'image miraculeuse le rétablissement de leur santé. J'ai extrait plus tard d'un livre espagnol la note suivante concernant le tableau en question, peint en 1570 par Alonzo de Narvaez sur un morceau de toile de coton de trois pieds de hauteur et de quatre de largeur tissé dans le pays, et qui fut d'abord placé dans un endroit humide où il s'endommagea gravement et perdit son cadre. Il resta dans cet état jusqu'au 26 décembre 1786, jour, selon ce qui est rapporté, qu'on le vit s'éloigner du mur auquel il était accroché, pour se maintenir d'une manière surnaturelle dans le vide, complètement restauré et resplendissant. L'archevêque don Luis Zapata de Cardenas ordonna une enquête sur ce miracle et la minute de l'information existe dans les archives de l'église. De cette époque, date la célébrité de l'image qui fut portée en grande pompe, d'abord à Tunja et plus tard à Chiquiquira où plusieurs chapelles la reçurent successivement jusqu'à son installation définitive dans l'église construite à son intention et consacrée en 1823. Le pèlerin qui se rend à Chiquiquira pour la première fois, qu'il soit pressé ou non, a soin d'élever une croix sur la pente qu'il doit gravir avant d'arriver à la ville ou d'en tracer une, soit sur la roche soit sur l'écorce d'un arbre. On évalue à \$50,000 la somme versée annuellement par les visiteurs dans la caisse de l'église de Chiquiquira.

La population riveraine de la Magdalena, en exceptant les centres de quelque importance, se compose exclusivement de métis *chollos* ou *zambos* et de nègres qui paraîtraient au voyageur, s'il n'avait pris notion des mœurs et des ressources naturelles du pays, des êtres tombés au dernier degré de la misère et de l'abrutissement. Lorsque le steamer passait devant un village, les habitants des deux

sexes, accouraient sur le bord du fleuve et nous saluaient de cris et des gestes sauvages. La plupart des adultes étaient à peine vêtus et les enfants se présentaient dans un état de nudité complète. Les marinières du fleuve connus sous le nom de *bogas* ne se mettent point non plus en grands frais de toilette, car ils se bornent à se couvrir la tête d'un chapeau de paille ou d'un morceau d'étoffe, et il est presque impossible de les obliger à se vêtir d'un caleçon lorsqu'ils font leur service de bateliers. C'est un spectacle curieux que celui d'une flottille de barges du pays remontant de conserve la Magdalena. Ces bateaux à fond plat, *champans* ou *bongos*, varient en longueur de 45 à 60 pieds et de 15 à 20 en largeur. Ils portent à la proue une plate-forme en saillie sur laquelle le patron se tient pour gouverner avec une pagaie. Une grande dunette, construite en forme de berceau avec de gros roseaux et du feuillage, abrite les passagers. L'équipage est plus ou moins considérable selon le tonnage et le chargement du bateau et les *bogas* placés en nombre égal et en file sur le plat-bord de droite et de gauche, sont armés de longues et fortes perches. Au signal du patron, les *bogas* de l'une des files piquent l'extrémité de leur perche au fond du fleuve, appuyent l'autre au défaut de l'épaule et font un effort simultané en chantant un air cadencé. Cette manœuvre, répétée tour à tour par chaque division de marinières, imprime au champan une impulsion suffisante pour le faire voguer contre le courant. Il n'avance, néanmoins que très lentement; aussi, lorsqu'il n'y a point de bateau à vapeur en service sur le fleuve, le voyage de la côte à Bogota est-il long et fort pénible, non seulement à cause des difficultés de la navigation, mais encore par suite du caractère capricieux et insubordonné des *bogas*. Ceux-ci s'arrêtent où bon leur semble, quelquefois pendant vingt quatre heures, sans se soucier des ordres du patron ni des remontrances des passagers. Ils peuvent se procurer dans le moindre des hameaux la boisson fermentée que les créoles tirent de la canne à sucre et qu'ils appellent *guarapo*, et là où ils trouvent du tafia ou toute autre liqueur spiritueuse, ces malheureux s'abandonnent sans réserve à leur penchant pour l'ivrognerie. C'est ce qu'avait fait l'équipage d'un champan amarré au pied d'un arbre vis à vis de Talaigua. Notre capitaine se rendant aux prières des victimes de l'intempérance des bateliers, livrés au désordre depuis deux jours, avait consenti à remorquer le champan jusqu'à Mompox où nous comptions passer la nuit.

Notre espérance fut déçue. Depuis midi, le ciel se chargeait de nuages et l'horizon apparaissait d'heure en heure plus sombre et plus menaçant. Tout à coup le temps s'obscurcit, le vent s'éleva et tous les phénomènes précurseurs d'un orage des tropiques ne

nous laissèrent aucun doute sur l'imminence du danger auquel le steamer allait être exposé. Nous avions déjà dépassé San-Cenon et nous étions même en vue de Mompox lorsque la tempête éclata, mais telle fut sa violence, que le steamer dut s'arrêter au milieu du fleuve. Le Champan dont l'amarre s'était rompue, se réfugia dans une petite crique de la rive droite. Durant une heure, le feu des éclairs, le bruit formidable et continu du tonnerre et les éclats de la foudre qui tombait autour du bateau jetèrent l'effroi et la confusion parmi les passagers. Quelques instants suffirent à l'ouragan pour balayer le pont du steamer et nous entendions les arbres des deux rives crier, plier et se rompre ; une pluie torrentielle ajoutait encore au désordre de la scène qui glaçait d'épouvante nos jeunes compagnes de voyage en nous causant à tous une vive anxiété. Le capitaine impassible fumait sa cigarette tout en observant attentivement les diverses phases de l'ouragan. "Tout ceci n'est encore rien, me dit-il, auprès des tourmentes qui vous attendent sur les Andes ; plaise à Dieu ! que l'une de ces terribles convulsions de la nature ne vous surprenne pas dans la forêt vierge où vous seriez exposé, sans abri ni secours, à toute sa fureur. Mais aujourd'hui nous devons accepter cet orage comme un bienfait ; car avant peu le ciel sera rasséréné et nous respirerons pendant quelque temps un air purifié et délivré des moustiques." En effet, nous vîmes bientôt la tempête diminuer graduellement en s'éloignant vers l'ouest et, à bord, le calme succéder à l'inquiétude. Le firmament scintillait d'étoiles quand nous nous livrâmes au repos et le steamer était déjà amarré au quai de Mompox lorsque nous nous réveillâmes.

La ville de Mompox, fondée en 1640, capitale d'une province importante et résidence du gouverneur, s'étend sur la rive gauche de la Magdalena et la population composée en grande partie de chollos et de nègres est d'environ 10,000 âmes. Au nombre des édifices publics, on compte plusieurs églises, un collège et un hôpital. Les rues larges et régulières sont bordées de maisons spacieuses et pourvues des galeries indispensables sous ce climat torride. Les arcades des vastes constructions qui s'élèvent sur le quai, en faisant face au fleuve, abritent l'entrée des principaux magasins de la ville et sont d'un bon effet. Au milieu de la journée, Mompox est triste et désert, car les habitants passent plusieurs heures renfermés chez eux et couchés dans leurs hamacs ; mais la ville s'anime et s'égaie quand, vers le soir, les gens d'affaires et les promeneurs se répandent dans les rues et circulent sur le quai. Mompox est le lieu le plus important du commerce transitaire de la Magdalena : on y trouve en dépôts considérables toutes les

productions de la contrée, fruits et liqueurs spiritueuses, ainsi que les vases poreux de Banco et les nattes renommées de Chingalé. La marchandise d'Europe et des Etats-Unis y abondent aussi aux époques des grandes foires qui s'y tiennent annuellement. Je débarquai avec plusieurs de mes compagnons de voyage et, après avoir erré pendant une couple d'heures dans les principales rues, nous nous trouvâmes à l'une des sorties de la ville et nous suivîmes un chemin qui conduisait à des habitations rurales à demi-cachées dans des massifs de grands arbres. Les cultures se multiplient autour de Mompox et une plaine fertile s'étend au loin. On voyait, au milieu des champs de cannes à sucre, les hangards en bambous qui abritent les moulins grossiers avec les appareils primitifs dont les habitants se servent pour extraire et distiller le jus de la plante bienfaisante, et nous remarquions aussi, auprès de chaque demeure, le buisson de bananiers et les touffes de tabac que l'indigène plante avant de construire la maison. A cette heure matinale, la végétation n'était pas encore courbée sous les feux du soleil ; les fleurs brillaient de tout leur éclat et les oiseaux égayaient le paysage de leurs chants joyeux. C'était certainement une scène ravissante quoique nous vissions çà et là quelques traces de l'ouragan, cultures endommagées, arbres renversés et cabanes sans couvertures ; mais cette partie de la vallée avait peu souffert de la tempête dont les ravages, ainsi que nous le sûmes plus tard, avaient causé de grandes pertes sur l'autre rive du fleuve. Le petit nombre d'hommes occupés aux travaux agricoles nous aurait surpris si nous n'avions su que Mompox fournit à la navigation de la Magdalena des marins expérimentés. Les femmes préparaient le repas de la famille, soit en écrasant le maïs pour en faire des galettes, soit en dépouillant une grappe de bananes de ses fruits encore verts qui, rôtis ou bouillis, deviennent une nourriture saine et savoureuse ; les plus jeunes, avec les enfants robustes, étaient dispersées dans les champs. Ici, la population rurale, déceimment vêtue, ne croupit ni dans l'indolence ni dans l'oisiveté qui abrutissent les indigènes répandus le long du fleuve, loin de tout contact avec la vie civilisée. Il était temps de retourner sur nos pas, quand nous revînmes à Mompox par un autre chemin qui passe devant les chantiers d'où sortent, dit-on, les meilleurs bateaux de la Magdalena et qui sont situés dans le haut de la ville à l'ombre de magnifiques ceibas. Nous rapportions de notre excursion un panier de fruits et de fleurs qui nous valurent de gracieuses paroles et don-Mariano, l'un des passagers, dû satisfaire la curiosité de ses jolies compatriotes en leur racontant les particularités de notre promenade.

Pendant que l'on échangeait de gais propos, le steamer dont on

avait recouvert le pont d'une nouvelle tente en feuillage, arrivait à la hauteur des collines cultivées et plantées de vergers au milieu desquels sont disséminées les maisons de Menchiquejo et de Margarita. Nous distinguions, sur la rive gauche des groupes d'Indiens hommes, femmes et enfants accroupis sous la voute de grands arbres ou étendus dans des hamacs suspendus à leurs branches. Margarita, dont les oranges ont une réputation bien méritée, est d'un aspect agréable que ne dépare point l'église sur laquelle se penchent de hauts palmiers courbés par le vent de nord-est, et on a donné au district le nom de jardin de la Magdalena à cause de la bonté et de l'abondance des fruits qu'il produit. Le steamer ayant ralenti sa course, fut accosté par des canots faits de troncs de cèdres et conduits par de grands enfants des deux sexes qui venaient nous offrir des oranges, des ananas et d'autres excellents fruits dont nous fîmes ample provision en échange de quelques pièces de menue monnaie. A environ cinq milles plus loin, la bourgade importante de Guamal, dont les habitants sont cités pour leur force et leur courage, apparait dans une situation aussi plaisante que celle de Margarita et les bords du fleuve offrent alors une suite de scènes pittoresques. A droite, de nombreuses habitations se groupent à l'ombre de beaux arbres et sont environnées de cultures et d'herbages où paissaient des troupeaux de bêtes à cornes, tandis que de l'autre côté, des bandes de juments courraient dans la prairie. Des plantations de bananiers et un épais rideau de verdure dérobent aux regards les maisons qui abritent la population de cette riante campagne où l'on se dit qu'il serait doux de vivre, si ce n'était l'insalubrité du climat. La Magdalena est, en outre, parsemée d'îles de Mompox à Banco où nous arrivâmes dans la soirée, de sorte que la variété du spectacle qui se déroule aux yeux du voyageur pendant toute cette journée, compense la monotonie de la navigation sur d'autres parties du fleuve. On passe devant le hameau de Carimona, dont les maisons sont éparses dans une campagne ouverte et cultivée, avant d'atteindre le village de Banco, situé au confluent de la rivière Cesar et de la Magdalena, où nous vîmes un grand nombre d'oiseaux pêcheurs perchés sur les arbres du voisinage. C'est là que finit, sur la rive droite, la province de Santa Marta et que celle d'Ocana commence. Penon est assis sur l'autre bord de la Magdalena au point où la branche dite de Loba se détache du fleuve pour aller grossir les eaux du Cauca, et ce village ainsi que Banco acquièrent de leur position une importance stratégique qui leur est fatale dans les temps de guerre civile. M. de Humboldt rapporte " qu'il a vu avec étonnement les femmes indiennes qui façonnent des pots de terre dans le village de Banco sur la Magdalena porter,

en travaillant, de gros morceaux de terre à leur bouche." Les ouvriers des deux sexes qui fabriquent la poterie renommée de Banco ont, en effet, l'habitude de mâcher des boulettes d'argile comme on mâche ailleurs du tabac ou de la gomme ; mais cette population ne se nourrit point de terre ainsi que le disent certains auteurs qui la confondent probablement avec les Indiens Otomaques des bords de l'Orinoco. Plusieurs passagers débarquèrent à Banco pour se promener dans le village jusqu'à une heure assez avancée, tant la nuit était belle. La lune brillait de tout son éclat en produisant sur les grands arbres et à travers leur feuillage des effets de lumière et de clair-obscur ravissants. Les ruines d'une église qui n'a point été terminée décoraient la scène à laquelle un concert de voix mélodieuses ajoutait un nouveau charme. Nous apprîmes que, selon la coutume du pays, une nombreuse société était réunie, comme en un jour de fête, autour du corps d'un enfant décédé le matin et exposé sur un lit de fleurs. Nous fûmes le visiter don Mariano et moi, et l'étrange spectacle de cette gaité générale devant la mort cause une impression pénible. On voyait, cependant, une jeune femme, la tête enveloppée d'un châle noir, sangloter isolée dans un coin de la salle : c'était sans doute la pauvre mère qui ne pouvait se réjouir avec les autres personnes "de l'entrée au ciel du nouvel ange."

Le trajet de Banco à San-Pablo se fit en deux journées, le steamer s'étant arrêté pendant quelques heures de la nuit à Badillo où il renouvela sa provision de bois. La rive droite de cette partie du fleuve, bordée comme toujours d'une végétation luxuriante, est inhabitée et triste, et la vue se repose avec plaisir sur les montagnes bleuâtres de la province d'Ocana, qui s'élèvent en amphithéâtre dans le lointain. Bodega-del-Puerto-de-Ocana est un endroit misérable, mais on voit, plus loin, à Gallinazo des travaux de culture ainsi que du bétail dans les pâturages. Badillo est une petite paroisse épargnée en 1849 par le choléra qui enleva partout ailleurs le quart de la population riveraine et, à une dizaine de milles plus haut, quelques habitations pittoresquement situées sur le coteau de Bijagual, couvert de bananiers et d'arbres fruitiers, composent un hameau dont les habitants paraissent vivre dans l'aisance. Viennent ensuite les districts cultivés de Santander et de Canaletal où l'on voit les premières plantations de cacaoyers qui produisent des fruits presque aussi recherchés dans le commerce que ceux du Venezuela. Tout est silence et repos de l'autre côté du fleuve où la forêt s'étend, ténébreuse et solitaire, sur une vaste plaine que dominant la montagne conique de Barco et la cordillère de San-Lucar, derrière laquelle se développe l'Etat d'Antioquia. Au delà de San-Pedro et de Rejidor, on ne voit ni hameau ni trace de civilisation

avant d'arriver à San-Pablo situé à 45 milles plus loin. Quelques cabanes d'Indiens, éloignées l'une de l'autre, apparaissent seulement sur la lisière du bois ; aussi, est-ce avec joie que l'on découvre, dans un des sites les plus pittoresques du fleuve, le village de San-Pablo dont les maisons blanches et coquettes, adossées à un rideau de palmiers et ombragées des arbres les plus gracieux, se détachent parfaitement sur un fond de verdure sombre. Au bord de l'eau, se voient de belles plantations tenues avec un soin qui dénote une culture intelligente, et un bétail d'aspect florissant paissait ça et là dans les éclaircies de la forêt. Le temps était déjà menaçant, quand le steamer fut amarré au débarcadère et, pendant la nuit, nous essayâmes l'orage que nous annonçait, avant le coucher du soleil, l'amoncellement à l'horizon de nuages chargés d'électricité.

A une courte distance de San-Pablo, on voit sur les pentes de Cantagallo les habitations qui précèdent celles de Patico dispersées dans les plantations de cacaoyers et de bananiers. Les deux rives sont ensuite dépeuplées, car à l'exception des constructions servant de dépôts pour les marchandises au confluent des rivières qui versent leurs eaux dans celles du fleuve, aucune trace de l'homme ne s'aperçoit avant d'arriver à San-Bartholome. Le steamer s'arrêta pendant la nuit devant le dépôt de Barranca-Bermeja appelé la Tora par les Indiens, lieu cité dans l'histoire de la conquête de l'Amérique Méridionale pour avoir été pendant quelque temps le quartier général de Gouzalèz Ximenès de Quesada lorsqu'il allait à la découverte du royaume de Bogota. La vigueur et la variété de la végétation qui orne les rives de cette partie du fleuve émerveilleraient certainement le voyageur le moins porté à l'enthousiasme. C'est un fouillis de plantes, d'arbustes et d'arbres de toutes les nuances de verdure, depuis les mimoses et les heliconies aux branches garnies de fleurs rouges, les lianes et les fougères arborescentes, jusqu'aux espèces dont les cimes s'élèvent à une hauteur prodigieuse ou qui étalent au loin leurs branches horizontales. Au milieu de cette flore luxuriante, s'ébattent des bandes de singes et des volées de perruches ; les aras perchent au sommet des grands arbres et les toucans dont le bec est énorme font entendre leur cri aigu. Telle est la densité de la forêt, que l'on distingue avec difficulté les endroits de la rive droite où se jettent dans la Magdalena des rivières aussi importantes que le Sagamoso, l'Opon, le Carare et le Rio-Negro. L'Opon, que descendirent les premiers Espagnols qui pénétrèrent dans cette région, débouche à six milles en amont de Barranca-Bermeja près des îles Brujas, *îles des sorcières*, qui tirent probablement leur nom de quelque légende mystérieuse que la tradition n'a pas conservée. Entre cette rivière et le Carare, les bords du fleuve sont inhabités

et on commence à y voir, au milieu des autres plantes, la palmette appelée *tagua* qui produit l'ivoire végétal. Il paraît que les botanistes n'ont point encore décrit le caractère de cette espèce remarquable de la famille des palmiers. Plusieurs pulpes assez grosses et que les animaux mangent, poussent à sa racine et dans l'intérieur de chacune d'elles seraient les gros noyaux blancs de forme triangulaire ayant la dureté et la blancheur de l'ivoire animal. J'ai eu en ma possession plusieurs de ces noyaux que les indigènes tournent et façonnent pour en faire divers objets, et on m'a dit que l'ivoire végétal était déjà demandé en Europe.

Toutes les éminences qui apparaissent sur les rives, sont constituées par le terrain diluvien que le fer hydraté colore en rouge-brun ; c'est aussi la formation des buttes de Barbacoas qui s'élèvent en face du confluent de la Magdalena et du Carare, et qui sont célèbres par la victoire que le brave Paëz remporta, pendant la guerre de l'indépendance, sur les troupes espagnoles qui remontaient le fleuve. J'avais déjà observé ce terrain dans d'autres endroits où des sections de la berge, battue par le courant, exposent à la vue les différentes couches qui le composent. A la base, des amas de cailloux roulés forment un lit d'une épaisseur de trois pieds audessus duquel s'étend une autre couche de cailloux et de sable deux fois plus forte, et le tout est couvert d'un dépôt de sable argileux antérieur aux alluvions et aux attérissements contemporains. Ce terrain qui jusqu'alors n'avait été ni étudié ni décrit paraît appartenir, dit un illustre voyageur, au même âge géologique que celui des Pampas de Buenos-Ayres examiné par M. D'Orbigny, ainsi que l'indiquent les fossiles des mêmes quadrupèdes de races éteintes.

Le steamer en partant de Mompox avait à la remorque un autre champan entièrement vide, avec un équipage d'une douzaine de *bogas*, et nous remarquâmes que, dès le départ de cette ville, le capitaine paraissait préoccupé de l'état du fleuve. En effet, plus nous avançons, plus les bancs de sable se multipliaient et moins l'eau était profonde. Le navire au lieu de suivre une route à peu près droite, serpentait dans le fleuve et il était clair pour tous qu'un échouement était à craindre. Il eut lieu deux heures après notre départ de Barranca-Bermeja. Le steamer donna contre le lit du fleuve et s'arrêta soudain. On fit des efforts inutiles pour le faire avancer ou reculer, en hâlant sur des cables amarrés à de gros arbres, et nous comprimes l'utilité du champan que nous trainions à la remorque, lorsque le capitaine nous déclara que, pour remettre le vapeur à flot, il fallait l'alléger d'une partie de son chargement. Cette opération devant durer un certain temps donnait aux passa-

gers le loisir de débarquer sur la rive droite où l'on voyait, à peu de distance, les demeures de plusieurs familles. Une partie de chasse fut décidée, et ceux qui s'armèrent revinrent à bord chargés d'oiseaux aquatiques. Nous tuâmes aussi une demi douzaine de dindes sauvages à la tête bleue surmontée d'une huppe de plumes de même couleur. Ce gibier très abondant dans les forêts de l'Amérique Méridionale et qui perche à d'assez grandes hauteurs, se divise en trois espèces se distinguant par leur grosseur. La plage sur laquelle nous chassions en suivant les clairières n'avait pas un mètre d'élévation au dessus du niveau des basses eaux ; aussi, l'endroit était-il très humide et favorable à la croissance des immenses roseaux dont les Indiens font leurs sarbacanes. Que de magnifiques oiseaux, que d'éclatantes et curieuses fleurs s'offrirent à nos yeux pendant cette courte excursion ! A la nuit tombante, nous entendîmes très distinctement les hurlements de jaguars et la crainte de fouler aux pieds quelque dangereux reptile ajoutait encore à notre inquiétude. Nous revinmes donc sur nos pas accompagnés de myriades de moustiques et de ces impalpables mouches de forêts qui nous martyrisèrent pendant toute la nuit. Je rapportais, pour ma part de fleurs, un véritable buisson d'Orchydées qui, en Europe, aurait valu son pesant d'or. Pendant notre excursion dans la forêt, d'autres passagers s'amuserent à tirer sur les caïmans qui se montraient, à portée de carabine, sur les plages voisines. Notre échouement n'eut aucune suite fâcheuse et fit, au contraire, une diversion agréable à la vie monotone du bord.

Le crocodile, le gavial et l'alligator ou caïman sont les trois formidables espèces de reptiles sauriens qui caractérisent, l'un le Nil, l'autre les grands cours d'eau des Indes, le troisième les fleuves de l'Amérique. Le caïman de la Magdalena est le plus gros et le plus féroce que l'on connaisse : il vit de pêche, dévore les animaux qu'il surprend sur les rives et attaque l'homme aussi souvent qu'il le peut. Les riverains assurent qu'après avoir goûté de la chaire humaine il ne veut plus d'autre nourriture, et que, chaque année, nombre d'enfants et de baigneurs imprudents deviennent la victime de ces monstres. Il marche assez vite en droite ligne, tourne difficilement et nage avec une grande rapidité, en ne laissant paraître au dessus de l'eau que ses yeux ronds et vitreux qui se fixent d'une manière effrayante sur la proie convoitée. Son ouïe est si fine, qu'il est très difficile de l'approcher et le moindre bruit le réveille lorsqu'il est endormi sur le sable, assez près de l'eau pour y plonger au plus vite. La peau du caïman est tellement dure que les balles glissent dessus, et pour le tuer, il faut l'atteindre à la gorge ou au dessous de l'aisselle. Les habitants des bords du fleuve attaquent

avec la lance cette bête dangereuse qu'ils attrapent aussi au lacet : quelques-uns, encore plus hardis, le suivent dans l'eau, plongent et lui ouvrent le ventre avec un grand couteau. Les jaguars qui vivent dans les forêts riveraines font une guerre acharnée aux caïmans qu'ils surprennent souvent dans leur sommeil ; mais le terrible amphibie prend une éclatante revanche quand les jaguars traversent le fleuve. Aussi, ceux-ci ont-ils soin, avant de se mettre à la nage, d'effrayer et d'éloigner les caïmans en poussant les rugissements affreux que nous avons entendu plus d'une fois le matin et le soir. Pendant les belles journées, quand un soleil implacable embrâse l'atmosphère, on voit des centaines de ces animaux étendus sur la surface de l'eau comme de gros troncs d'arbres, tandis que d'autres, la gueule béante, paraissent assoupis sur les bancs de sable où ils passent des heures dans la plus complète immobilité. Tel est le spectacle hideux qui s'offrait à nos yeux depuis depuis deux ou trois jours et nous souffrions aussi de l'odeur de musc désagréable que ces bêtes répandent. Le père Pedro Simon qui a écrit sa chronique de la Nouvelle Grenade en 1625 prétend, qu'à cette époque là, on tuait sur la Magdalena plus de trente mille caïmans pour leur graisse qui servait principalement à l'éclairage des vaisseaux, industrie abandonnée de nos jours. Ces amphibiens deviennent chaque année moins nombreux parce que les riverains cherchent et détruisent les œufs qu'ils déposent sur le sable. Les petits qui viennent d'éclore ont à peine deux pouces de longueur et, après quelques heures d'existence, ils mordent déjà avec rage. Nous avons tué une douzaine de ces monstres pendant la traversée de Mompox à Naré et une carabine anglaise qui était en bonnes mains faisait surtout des merveilles. La plupart de ceux que nous avons tirés paraissent mesurer en longueur de douze à quinze pieds, mais on en voit, à ce qu'il paraît, de beaucoup plus grands.

A environ six milles plus haut que San-Bartholome, où nous arrivâmes très tard, la Magdalena se divise encore en deux bras. Celui de l'ouest porte le nom de Rio-Viejo et l'autre que les grands bateaux sont obligés de remonter, quoiqu'il soit le plus long, s'appelle la Vuelta de Acuna. Le steamer, laissant à droite une île marécageuse, repaire de caïmans, de tortues et de serpents, navigue alors entre deux murs de verdure et les rives, qu'une petite distance sépare, s'élèvent à peine audessus du niveau des basses eaux. La population diminue tellement dans le haut du fleuve que les vivres, lorsqu'il est possible d'en trouver, se paient à grand prix. Le sol paraît cependant plus riche encore qu'il ne l'est au-dessous de Mompox, mais on sait que l'excessive fécondité de la terre et l'insa-

lubrité de l'air sont inséparablement unies dans les régions tropicales. Aussi, lorsqu'on contemple la végétation d'une vigueur incomparable qui se reflète dans les eaux de la Magdalena pour s'étendre ensuite à perte de vue, on se demande si l'Européen pourra jamais se fixer dans ces lieux sauvages et empestés.

San-Bartholome, que des cocotiers ombragent, est un hameau de 300 habitants entouré de plantations de tabac et de cannes à sucre. Il est accessible aux champans, mais le steamer dut s'amarrer à un gros arbre de la rive opposée vis-à-vis d'une habitation isolée. Le soleil était couché depuis longtemps lorsque nous arrivâmes, et aucun passager ne descendit à terre. Les influences débilitantes du climat se faisaient déjà sentir parmi nous, et la plupart des passagers s'affaissaient sous le poids de la chaleur dévorante des dernières journées. Malgré le calme de la nuit, le sommeil ne régna point à bord, car dans cet endroit, alternativement submergé par les eaux du fleuve et calciné par les feux du soleil, des myriades de moustiques, que leur nombre rend inévitables, deviennent le fléau de tous les instants. Le supplice est encore plus cruel pendant l'immobilité du navire et ce fut avec honneur que nous le vîmes reprendre sa route à la première lueur de l'aurore. De San-Bartholome à Nare, le courant est si rapide, que les bateaux à vapeur ne le remontent qu'à raison d'une lieue à l'heure, et cette journée de navigation sur la Magdalena, la dernière de mon voyage, en fut aussi la plus pénible. Le paysage qui encadre Garapatas, situé sur la rive gauche, offre l'une des scènes les plus riantes qui se soient exposées à nos regards. Au premier plan, des jardins remplis de fleurs, d'arbustes et d'arbres entourent les maisons du village ; des cultures variées, d'où s'élancent de grands palmiers, s'étendent dans la plaine, et de petites éminences couronnées de plantations au milieu desquelles on voit les cases des habitants sont au centre du tableau, terminé à l'horizon par l'inévitable forêt vierge. Peu de temps après avoir dépassé Garapatas, nous découvrîmes d'abord les buttes de Macuango et, à quelques milles plus loin, sur la rive gauche, celles de l'Hermitano formées par des couches stratifiées de roches à structure arénacée dont le gisement paraît être inférieur à celui du terrain diluvien. La journée était avancée lorsque nous entrâmes dans le détroit d'Angostura où le fleuve, en s'étrécissant, s'élançe de sud-ouest à nord-est, entre deux grands murs de roches, avec une telle force, que les champans ne peuvent remonter le courant sans le secours d'un halage puissant. Dans cette partie du fleuve, le paysage perd ce qu'il avait de gracieux pour devenir majestueux et sévère ; mais, dès que la Magdalena s'élargit de nouveau, en décrivant un arc, ses rives s'abaissent, la végéta-

tion reparait dans toute sa splendeur, et le voyageur revoit le spectacle qui n'a cessé de s'offrir à ses yeux pendant le cours du voyage.

Naré est un village d'un millier d'habitants au confluent de la rivière du même nom et de la Magdalena, et c'est là que l'on débarque les passagers et le fret en destination pour l'Etat d'Antioquia. De Naré à Buenavista qu'une distance de 25 milles sépare, le fleuve présente son caractère ordinaire et les habitations et les cultures deviennent de plus en plus rares sur les rives. La rivière Miel et le Rio-Negro se jettent dans la Magdalena, l'une au-dessous de Buena vista et l'autre à quelques milles du village de Guarumo. C'est à ce point que commencent les difficultés de la navigation, surtout aux époques de sécheresse, et le steamer ne peut dépasser Conejo où un embarcadère, des magasins et quelques maisons ont été construits sur la rive droite du fleuve. Les voyageurs et les colis sont alors transbordés du bateau à vapeur sur un champan qui franchit en deux jours l'espace, embarrassé de rapides, de Conejo à Honda. Je fus du nombre des passagers qui s'arrêtèrent à Naré où je ne me séparai pas sans regrets de compagnons de voyage avec qui j'avais eu, pendant plusieurs jours, des relations continuelles et agréables. Je termine donc ici la première partie de ma narration dont j'aurais certainement rendu la lecture moins fastidieuse, si j'avais pu l'égayer des aventures, des incidents et des anecdotes qui chargent ordinairement les impressions de voyage livrées à la publicité. J'observerai, toutefois, que la description d'un grand fleuve qui garde toujours le même caractère et dont les bords se ressemblent continuellement, devient fatalement, à la longue, aussi monotone que le paysage lui-même, quelle que soit sa magnificence naturelle. Un champ d'observations infiniment plus vaste et d'aspects variés s'offrira désormais au lecteur qui m'accompagnera dans une contrée pittoresque où les beaux sites abondent et qui est décorée d'une suite de scènes admirables. Nous pénétrons ensemble dans la forêt vierge dont nous n'avons encore vu que la lisière, et, après avoir navigué sous des dômes de verdure, tant les rives des cours d'eau seront rapprochées, nous nous élèverons jusque sur les hauts plateaux de la Cordillère pour descendre ensuite dans les plaines fertiles. Nous visiterons, dans le cours du voyage, quelques-unes des mines renommées qui ont produit, pendant deux siècles, une grande partie de l'or livré au commerce, et nous nous arrêterons souvent dans des centres de population plus ou moins importants, quelquefois dans des villes, où les mœurs et les coutumes du pays se dévoileront à nos regards.

A. MICHEL.

(La suite à un prochain numéro.)

LA COMPAGNIE DES CENT ASSOCIES.

En publiant la liste des noms des membres qui composaient la "*Compagnie de la Nouvelle-France*," connue aussi, sous le nom des "*Cent Associés*," fondée par le cardinal de Richelieu, alors grand-maître et surintendant général de la navigation et du commerce de France, il n'entre pas dans mon plan de faire l'historique détaillée de cette société, appelée à rendre d'immenses services à la colonie canadienne, sans les malheurs arrivés au début même de ses opérations. Je me contenterai de faire part au lecteur de quelques notes concernant les transactions de cette compagnie et les sentiments chrétiens qui animaient ses membres.

Ceux-ci aspiraient à un but bien noble et, par leurs fortunes et la haute position qu'ils occupaient pour la plupart, ils pouvaient réaliser les vœux de l'éminent cardinal, qui venait de prendre sous sa protection spéciale, la colonie de la Nouvelle-France. Après avoir obtenu du duc de Vantadour, la résignation de sa charge de Vice-Roi de la Nouvelle-France, que celui-ci tenait du duc de Montmorency, le Cardinal s'occupa de la formation d'une compagnie. Elle devait avoir pour but de promouvoir les intérêts de la colonie et remplacer l'association formée par Guillaume de Caen, qui avait succédé à la "*Compagnie du Canada*" en 1622 et qui, loin de remplir les intentions du Roi, s'occupait plus du commerce de la pelleterie que du défrichement et de la colonisation du pays.

MM. de Roquemont, Houel, Lataignant, Dablon, Duchesne et Castillon, furent priés par le ministre de former une société et d'en préparer les articles, lesquels furent accordés par le cardinal, le 29 Avril 1627, et acceptés par les associés, le deux mai de la même année.

Les membres prièrent le Cardinal de Richelieu, de nommer le Sieur de Lauson, intendant de la Nouvelle France. Et Messieurs Alix Bonneau, Aubert, secrétaires du Roi ; Bolineau, trésorier de la cavalerie ; Quentin, sieur de de Richebourg ; Raoul l'Huillier ; Barthelemy Quentin, tous deux marchands de Paris ; Jean Tuffet, marchand de Bordeaux ; Gabriel Lataignant, *majeur* ancien de Calais ; Jean Rosée et Simon Le Maistre, marchands de Rouen et Houel, contrôleur des salines en Brouges, furent nommés directeurs et administrateurs de la compagnie.

La société était composée de cent membres ; cependant cent sept figurent sur la liste ci dessous. En vertu d'un arrêté, chaque membre pouvait admettre dans ses bénéfices un sociétaire, lequel cependant n'avait aucun droit de vote, ni de réclamation contre la société.

Les articles de la Compagnie du Canada furent ratifiés par le Conseil, le 6 mai 1628. Ce même jour, des lettres patentes signées par le Roi, leur furent accordées et les lettres d'attaches furent signées par le Cardinal le 18 suivant. La compagnie promettait beaucoup pour l'avancement et la prospérité de la colonie, mais malheureusement les pertes considérables qu'elle eut à subir contribuèrent à rendre ses efforts inefficaces.

De Roquemont, qui conduisait quatre vaisseaux, avait été obligé de se rendre à l'amiral Kerth, qui venait de menacer infructueusement Champlain alors à Québec. Cette perte fut sensible à la Compagnie et de plus la capitulation de Québec en juillet 1629, vint retarder l'exécution des projets de la Société, jusqu'en 1632, époque où le Canada fut rendu à la France.

Tous ces revers joints aux compensations accordées à de Caen et à ses associés, forcèrent la compagnie, en 1633, à céder le commerce des pelleteries à une association particulière, qui s'occupant plus de grossir ses recettes que de contribuer à l'établissement du pays, fut loin d'en favoriser le développement.

En 1633, de Bazilly, l'un des principaux "*cent associés*," devint concessionnaire de l'Acadie et M. de Champlain fut nommé de nouveau gouverneur de la Nouvelle France par la Compagnie, qui rentra dans tous ses droits.

En 1636, Le Père Lejeune écrivant au Père Provincial de la compagnie de Jésus, lui faisait connaître les sentiments qui animaient les membres de la société. Je crois devoir mettre ce témoignage sous les yeux du lecteur, qui saura apprécier l'esprit de piété dont s'inspiraient ces derniers en favorisant le christianisme, dans ces contrées lointaines :

"Je ne voulais pas quasi parler de Messieurs les Associés de

“ cette compagnie car ce n'est pas merveille s'ils ont de l'amour
 “ pour un pays, dont le Roi les a fait Seigneurs : mais cette amour
 “ en la plus saine partie de leur corps, me semble si épurée, que je
 “ suis joyeux et confus tout ensemble de voir un dégagement aussi
 “ grand en des personnes attachées au monde par leur condition,
 “ qu'on en trouverait dans une âme éloignée de présence et d'affec-
 “ tion, des ennuis et des tracas de la terre. Je ne parle point par
 “ cœur, ces Messieurs m'ayant fait l'honneur de m'écrire par la
 “ main de Monsieur l'Amy leur secrétaire, me confondent en ces
 “ termes : La lettre qu'il vous a pleu nous écrire, a tellement satis-
 “ fait notre compagnie, que nous confessons tous, que nos peines
 “ et nos soins, ont déjà reçu leur récompense. Ce que nous faisons
 “ pour la colonie de la Nouvelle France, peut bien être recomman-
 “ dable, à cause du zèle au service de Dieu, et de l'affection que
 “ nous avons au soulagement des hommes ; mais d'avoir la dessus
 “ l'aide et la consolation de ceux qui sont les Maistres expérimentez
 “ en ces vertus, c'est estre payez dès pour le travail des premières
 “ heures de la journée. Le remerciement que vous nous faites,
 “ vaut beaucoup mieux, que tout ce que nous avons fait ; mais il
 “ conviendrait bien à ce que nous désirons faire, quand Dieu nous
 “ aura donné la grâce de l'exécuter.”

Un autre associé écrivait : “ Que le plus grand soin qu'on y doit
 “ avoir est que Dieu soit servy fidèlement ; qu'on verra un notable
 “ changement, quand la compagnie générale entrera dans l'entierre
 “ administration des affaires, la résolution estant de laisser tout le
 “ profit pour améliorer le pays, et y faire passer grand nombre de
 “ Français, sans rien rapporter d'un long temps entre les associez,
 “ du profit qui proviendra de la Nouvelle-France.”

Les lignes suivantes prouvent que les cent associés désiraient
 ardemment le progrès du catholicisme dans ces régions si éloi-
 gnées de la civilisation : “ J'espère que le secours (écrivait l'un
 “ d'eux) qu'on vous envoye fera augmenter la mission : c'est la prin-
 “ cipale fin qu'ont ceux qui se meslent de cette affaire. Je voudrais
 “ avoir autant de pouvoir que j'ay d'affection pour l'avancement
 “ de la gloire de Dieu en ce pays, et pour la conversion de ces
 “ pauvres sauvages.”

Un troisième ajoutait : “ Il y a apparence que nostre compagnie
 “ continuant son trafic sans fortune, vostre colonie pour le spirituel
 “ s'augmentera de plus en plus ; l'intention de la plupart des inté-
 “ ressez d'icelle n'a esté à autre dessein, que pour aider à la con-
 “ version de ces pauvres sauvages ; ce qui ne peut estre fait sans
 “ vos peines et grandes incommoditez, voire de vostre vie.”

Tels étaient les sentiments de la plupart des associés qui, dès le

commencement de leur entreprise, firent d'immenses sacrifices au bénéfice de la colonie, mais qui n'eurent pas de résultat pécuniaire.

La compagnie concéda le 17 décembre 1640 une grande partie de l'île de Montréal aux messieurs de St. Sulpice et le reste de l'île fut cédé à ces derniers, le 21 avril 1659.

En 1645, les *Cent Associés* avaient remis la traite aux colons sur leur demande; dans l'arrêt du 6 mars, il est dit que: "Sa Majesté étant bien informée, que la dite compagnie pour parvenir à l'établissement de la dite colonie en la Nouvelle France, a fait dépense de plus de douze cens mille livres et qu'elle n'a eu d'autres motifs de ce faire que l'avancement de la gloire de Dieu, et l'honneur de cette couronne en la conversion des peuples sauvages,"... "et que la compagnie n'en a pu donner de plus véritables marques, qu'en se privant des moyens de se rembourser à l'avenir de toutes les dites dépenses, comme elle le fait par le délaissement et abandonnement de la dite traite."

La compagnie affaiblie par le nombre décroissant de ses membres, et ne pouvant remplir les vues que Louis XIV avait sur le Canada, dû faire l'abandon de la colonie, au Roi, laissant au bon plaisir du grand monarque de lui donner un dédommagement quelconque. Elle se désista de ses pouvoirs, le 24 février 1665, et acceptation en fut faite au mois de mars suivant.

Voici la liste des noms des membres de la compagnie. Je puis en certifier l'exactitude, car elle a été copiée sur la liste déposée dans les archives de Boston, laquelle est réputée être conforme à l'original qui existe en France. Je la reproduis scrupuleusement.

NOMS SVR NOMS
ET QVALITEZ
DES ASSOCIEZ

EN la compagnie de la Nouvelle-France.

Messire Armand Cardinal de Richelieu grand Maistre chef et Surintendant général de la navigation et commerce de France.¹

Messire Antoine Huze, chevalier des ordres du Roy.

Marquis Deffiat, Chilly et Lonjumeau conseiller du Roy en ses conseils et surintendant des Finances.

¹ Le nom de Richelieu fut donné à un fort bâti par Champlain, en 1634, sur un îlot, situé vers le bas du rapide qui porte actuellement le nom du grand ministre. Kaouapassinis Kakhi était le nom sauvage de cet îlot. En 1642, le 13 août, M. de Montmagny voulant protéger la colonie contre les incursions des Iroquois inférieurs, construisit un fort d'une grande importance pour la colonie au lieu aujourd'hui nommé Sorel, qui fut appelé Richelieu; ce nom s'étendit à la Rivière des Iroquois et aux îles du Lac St. Pierre. L'éminent homme d'état s'éteignit à l'âge de 57 ans, le 4 décembre de la même année, laissant dans l'ancienne comme dans a Nouvelle France un nom impérissable dans ses souvenirs. (*Note de l'Auteur*).

Messire Isaac Martin de Mavroy, cour du Roy en ses cors et
intendant de la marine.

Jacques Castillion, bourgeois de Paris.

François Saint Aubin demeurant à Paris.

Louis d'Ivry, demeurant à Paris.

Pierre Leblond, demeurant à Paris.

Martin Anceuame, demeurant à Paris.

Simon Claventin, demeurant à Paris.

Jean Bourget, demeurant à Paris,

Maistre Louis Houël, Sieur du Petit Pré.

François Derré.

Adam Mannessier, bourgeois et marchand de la ville du Håvre-
de-Grâce.

François Bertrand, Sieur du Plessis G. Prie.

Maistre Martin Haguener, notaire du chastelet de Paris.

Maistre Guillaume Nicolle, advocat au grand conseil.

Gilles Royssel, Sieur de Senneville.

Maistre André Daniel, Docteur en médecine.

Charles Daniel, Capitaine pour le Roy en la marine.

Jacques Berruyer, Escuyer Sieur de Mauselmont.

Maistre Pierre Boulanger, conseiller du Roy, et Esleu à Mont-
viliers.

Maistre Jean Téron, conseiller du Roy et Payeur des espèces de
Messieurs de la Cour du Parlement de Rouen.

Claude Potel, marchand de Paris.

Henry Cavelier, marchand de Rouen.

Jean Papavoyne, marchand de Rouen.

Simon Le Maistre, marchand de Rouen.

Jean Guenet, marchand de Rouen.

Claude de Roquemont, Escuyer Sr de Brisson.

André Terru, marchand Pelletier à Paris.

François Castillion.

Anthoine Reynaut, Escuyer Sieur de Moutmor (ou Montmor.)

Hugues Cosnier, Sieur de Belleau.

Maistre Jean Poneel, conseiller du Roy en sa cours des Aydes
de Paris.

Sébastien Cramoisy, marchand libraire, juré à Paris.

Guillaume Prévost, marchand de Paris.

Gabriel Lataignant, ancien mayeur de la ville de Calais.

David Duchesne, conseiller et Eschevin de la Ville Française du
Håvre de Grâce.

Maistre Michel Jean, advocat à Dieppe.

Maistre Nicolas Le Masson, conseiller du Roy.

Messire Isaac de Razilly, chevalier de l'ordre de St. Jean de Hierusalem.

Messire Gaspard de Loup, Ecuyer, sieur de Monsan.

Réné de Bethoulat, Ecuyer sieur de la Grange.

Fromenteau, ayde des mareschaux de camps et armées de Sa Majesté.

Maistre Jean du Tayot, Conseiller du Roy, Trésorier de France général de les Finances à Soissons.

Jean Vincent, Conseiller et Eschevin de Dieppe.

Nicolas Langlois, veuve de feu Nicolas Blondel, Conseiller et Eschevin de Dieppe.

Jean Rozé, Marchand de Rouen.

Samuel Champlain, Ecuyer, Capitaine pour le Roy en la Marine. 1.

Maistre Nicolas Eslye, Sieur du Pin, Lieutenant Général en la haute justice de Mauny.

Jean Tuffet, Marchand Bourgeois de la Ville de Bordeaux.

Messire Paul Bailly, Conseiller et Aumonier du Roy.

George Morin, chef de Penneterie de Monsieur Frère du Roy, abbé de St. Thierry au Mont d'Or les Reims.

Maistre Louis, de la Cour, Principal Commis de l'Espagne.

Maistre Ythier Holuer, Conseiller et Secrétaire du Roy.

Maistre Pierre Robineau, conseiller du Roy et Thrésorier général de la Cavallerie Légère de France.

Maistre Jacques Paget, conseiller du Roy et Receveur des Tailles de Moutidier.

Maistre Charles du Fresne, secrétaire de Monsieur le général des galères.

Maistre Jean Le Saige, conseiller du Roy et Receveur des Tailles en Forest.

Messire Charles Robin, Sieur du Vau, conseiller du Roy et grand maistre des eaux et forest en Touraine.

Maistre Thomas Bonneau Sieur du Plessis, conseiller et secrétaire du Roy.

Charles Robin, Sieur de Coursay.

Jacques Bonneau, Sieur de Beauvais.

Raoul Lhuillier, marchand de Paris.

Charles Fleuriau.

(1) Samuel de Champlain, fondateur de Québec, expira deux années après son retour de France, le 25 decembre 1636, laissant la colonie entière dans un deuil profond, et faisant dire au Père Lejeune. " *Ceux qu'il a laissez après luy ont occasion de se louer que s'il est mort hors de la France son nom n'en sera pas moins glorieux à la Postérité.* (Note de l'auteur).

René Robin, Sieur de la Rochefarou.

Mathurin Baudeau, Bourgeois de Paris.

Maistre Robert Godefroy, conseiller du Roy et Thrésorier général de l'Extraordinaire des guerres.

Maistre Claude Bragelogne, conseiller du Roy Surintendant et commissaire général des vivres, des camps et armées de France.

Maistre Jacques Bordier conseiller et secrétaire du Roy.

Maistre Claude Margonne, conseiller du Roy et Receveur général à Soissons.

Maitre Hiérosme de Saint Onge, Conseiller du Roy et Thrésorier de France en la généralité de Champagne.

Estienne Hervé, Bourgeois de Paris.

Maistre Bertrand de Champflour, Secrétaire de Monsieur le Duc de Retz.

Maistre Pierre Feret, secrétaire de Monsieur l'Archevêque de Paris.

Maistre Anthoine Cheffault, avocat au Parlement.

Barthelemy Quantin, sieur du Moulinet.

Prégent Proust, Bourgeois de Paris.

Maistre du Buyer, conseiller et secretaire du Roy, et de ses finances.

Maistre Jean Potel, conseiller et secrétaire du Conseil Privé du Roy.

Maistre Nicolas le Vasseur, conseiller du Roy et Receveur général des Finances à Paris.

Octavio Mey, Bourgeois de Lyon.

Bonaventur Quantin, Sieur de Richebourg.

Maistre Pierre Aubert, conseiller et secretaire du Roy.

Maistre Guillaume Martin, Sieur de la Vernade, conseiller du Roy, Thrésorier et Receveur Général des finances en Bretagne.

Maistre Aymé Lirou Conseiller du Roy et Thrésorier général de France à Paris.

Claude Giradin, marchand de Rouen.

Maistre Siméon Dablon, syndic de la ville de Dieppe.

Jean Chiron, marchand de Bourdeaux.

Jean David, marchand de Bayonne.

Maistre Étienne Pavillon, conseiller du Roy et Thrésorier Provincial des guerres en Xaintonges.

Jean Pontac, bourgeois de Paris.

Claude Lemyre, bourgeois de Paris.

Didier Lemyre, bourgeois de Paris.

Pierre Desportes, Sieur de Lignerès.

Guillaume Vernière, demeurant à Paris.

Claude Chastelain, commis de l'Extraordinaire des Guerres.

Jean de Jouy, demeurant à Paris.

Pierre Fontaine, Sieur de Neuilly.

Maistre Jean Pelleau, Conseiller Secrétaire du Roy et Audiencier en la Chancellerie de Guyenne.

Anthoine Novereau, marchand de Rouen.

François Mouet, marchand de Rouen.

Jacques Duhamel, marchand de Rouen.

Maistre Jacques Dauson de Bourzau, conseiller du Roy en sa Cour de Parlement de Bordeaux, et président aux enquestes d'icelle. ¹

Ce que dessus extrait le dix-septième jour de may, mil-six-cent vingt-neuf par les notaires cardenotes du Roy nostre Sire au Chastellet de Paris soussignez, sur les minutes des actes signé par les dessus, nommer ou autres pour aucun d'eux des ac estant par devers les dits notaires.—J. LAGUE ENEZZAM, F. D.

Chambly-Bassin.

J. O. DION.

(1) En 1627, l'historien Charlevoix fait mention de l'Abbé de La Magdelaine comme membre de la Société. Dans la déclaration faite par les Associés en Déc. 1643, en faveur des Pères Jésuites, qui étaient accusés de faire le trafic, la signature de la Ferté, Abbé de Sainte Magdelaine, se trouve en tête des autres. Ce nom de la Magdelaine a été donné à un Cap près des Trois-Rivières dont la terre venait du fameux Abbé, qui seul s'est fait le protecteur des Jésuites en les favorisant dans la construction d'une habitation dans la Baie des Chaleurs dans le port de Nipigig-8-il, en 1647. (Note de l'auteur.)

CHRONIQUE DU MOIS.

Metz l'imprenable, Metz la plus puissante forteresse de la France, est tombée entre les mains des prussiens. Cette nouvelle capitulation n'est que le contre-coup de celle de Sédan.

Autrefois un général du premier Empire s'écriait : " La garde meurt, mais ne se rend pas." Aujourd'hui ces belles paroles sont grossièrement parodiées par l'ex-Empereur et par un maréchal du second Empire : La garde ne meurt pas, mais elle se rend.

A la nouvelle de la chute de Metz, un frisson de colère a fait frémir toutes les lèvres, et la voix de tout un peuple a crié : " Trahison."

Bazaine n'a pas voulu répondre aux accusations contenues dans la proclamation de Gambetta ; il a refusé à ce dernier le droit de le juger, et il a raison. Mais il est un autre juge à qui Bazaine a un compte terrible à rendre, et ce juge-là c'est la France.

Il est sans doute téméraire à l'heure qu'il est de vouer le nom de Bazaine aux gémonies et à l'exécration publique. Quand les esprits, que ces désastres ont surexcités, étudieront avec calme sa conduite et en feront un examen approfondi, on sera peut-être disposé à ne pas blâmer ce maréchal vaincu par les nécessités de la guerre et par le sort des armes. On louera peut-être son habileté militaire quand on dira : " Dans la campagne de 1870 quatre-vingt mille prussiens ont été tués autour de Metz."

Mais, jusqu'à plus amples renseignements, il est difficile de ne pas voir dans le fait de cette capitulation une immense trahison en faveur de l'Empire. Bazaine a jugé à propos de laisser égorger la France pour sauver l'Empire. Il a prouvé qu'il n'était pas maré-

chal de France, mais maréchal de l'Empereur. Il a fait tirer une seconde édition de l'histoire de Sedan et a livré prisonnière de guerre cette brave et vaillante armée qui, aux intérêts d'une dynastie aurait préféré de beaucoup une renommée honorable, qui avait l'amour sacré de la patrie et qui aurait mieux aimé se faire balayer par les canons de Krupp que de subir ces humiliations inouïes dans l'histoire. Est-ce que cette armée n'avait pas le droit d'être consultée, elle qui a combattu si héroïquement à Gravelotte? Pourquoi n'avoir pas pratiqué une trouée à travers l'ennemi lorsque c'était praticable et même facile? Pourquoi avoir laissé manger tous les chevaux de cavalerie et d'artillerie et avoir rendu par là toute évasion impossible et la capitulation nécessaire? Pourquoi avoir mieux aimé céder aux insinuations de Bismark que d'obéir aux lois de l'honneur?

Oh! l'honneur, ce mot qui résume toute gloire militaire! Ce mot était gravé sur le bronze et illustre l'histoire de France! Désormais, ô cruelle ironie! il faudra détourner les yeux, quand on feuillettera la page qui doit rappeler à la postérité que l'homme de Sedan et son maréchal ont envoyé en Prusse trois cent mille prisonniers.

Suivant toutes les prévisions, cette capitulation devait mettre fin à la guerre puisque la France, dans la position presque désespérée où elle se trouvait, se voyait brusquement privée de 150,000 de ses meilleurs soldats et allait avoir sur les bras les 200,000 hommes du Prince Frédéric-Charles qui avaient été tenus en échec autour de Metz. Il n'en fut rien, et la France aigrie par la trahison et bondissant sous l'aiguillon du malheur a rejeté avec fierté les conditions déraisonnables d'un armistice. Le général d'Aurelles de Paladine a chassé les prussiens d'Orléans et leur a fait subir des pertes considérables. A Paris, on se prépare à une grande sortie, et Trochu a fait fabriquer mille canons de campagne, d'un nouveau modèle, qui le mettront en état de faire face avantageusement à la puissante artillerie prussienne. L'élan général est donné: Bretons et Vendéens entonnent "Mourir pour la Patrie;" les républicains hurlent la *Marseillaise* et l'homme du Sud chante:

" On les massacrerà, ra, ra,
 " Comme des rats
 " Et l'on verra, ra, ra,
 " Si Bismark rira.

L'enthousiasme guerrier s'adapte à tous les tempéraments. On est gai, on est sombre, on est turbulent à son gré; mais à l'heure du danger on est brave.

Qui n'a pas senti le rouge de la colère et de l'indignation lui

monter au front quand la grande voix de la presse annonçait l'effroyable vandalisme des prussiens ? Qui n'a pas senti la rage bouillonner dans son cœur au récit de leurs cruelles exactions et de leur barbarie effrénée ?

Néron, tu as trouvé tes semblables dans les incendiaires de Bazeilles.

O terrible outrage porté à l'humanité souffrante ! Le talon d'un uhlan a poussé dans la fosse un blessé français à qui la douleur de ses blessures arrachait des gémissements, et le uhlan s'est dit : "Un français dormant sous terre vaut mieux qu'un prisonnier à qui il faut donner des vivres." Et il s'est réjoui comme se réjouissent les dogues à la curée. Mais le fossoyeur s'est enfui tout effaré d'avoir vu un tel spectacle.

Les violences, les atrocités et les avanies de 1815 sont rééditées. Les troupes de Guillaume sont dignes d'être accouplées avec celles de Blücher. Elles se répandent comme des chacals sur les champs de bataille après le combat sans respect pour les mourants qui agonisent, et elles se montrent comme des tigres ivres de joie, au milieu des populations désarmées. Partout sur leur passage, c'est l'incendie, c'est le pillage, c'est la ruine, c'est le viol et c'est le meurtre.

* *

En dépit de ses victoires inespérées, la Prusse éprouve un malaise inexprimable. Un journal écrit ce qui suit sur bonne autorité : "Il faut que la France sache que la capitale de la Prusse est pavée de noir, que récemment trois mille personnes en longs habits de deuil sont allés crier d'une voix gémissante sous les fenêtres de la Reine : "La paix, la paix, la paix !"

Le succès des armes est parfois suivi de revers terribles. Si le dénouement lui devenait fatal, oh ! comme la Prusse regretterait de n'avoir pas fini la guerre après la bataille de Sedan ! C'est alors qu'elle aurait dû prouver au monde entier qu'elle ne voulait pas écraser la France ; mais puisqu'elle ne l'a pas voulu, qu'elle porte la responsabilité des flots de sang qu'elle fait couler et des colères qu'elle accumule sur sa tête.

* *

Les cris de joie que l'Angleterre a poussés en voyant la France crouler se changent maintenant en cris de détresse. C'est à présent qu'elle sent, mais un peu tard, qu'elle s'est créée une position stupide en accordant ses inutiles sympathies à la Prusse et en laissant égorger sa fidèle alliée.

Le colosse Russe, que l'épée de la France tenait en respect, s'est dressé, de toute sa hauteur pour se venger des humiliations que lui ont imposées les vainqueurs de Crimée. Jusqu'à ce jour il a mal déguisé ses convoitises sur l'Europe. Il a souffert avec une sourde colère la neutralisation de la Mer-Noire ; et aujourd'hui il en demande avec arrogance l'abrogation. Il exige que le traité de Paris conclu en 1856 soit révisé.

Ces complications étaient prévues de tout le monde. Si elles ne sont pas réglées par un congrès Européen, nous allons avoir le spectacle d'une nouvelle guerre où vont entrer en lice d'un côté la Russie et l'Egypte qui veut avoir son indépendance, et de l'autre côté l'Autriche, la Turquie, l'Italie peut-être et l'Angleterre si elle a du cœur. Tout nous porte à croire aussi que les Etats-Unis mettront leur épingle au jeu en prétextant leurs réclamations de l'Alabama.

Cette éternelle question d'Orient, qui tenait constamment l'Europe sur le qui vive, traverse donc en ce moment une phase dangereuse et peut-être décisive.

Voilà une guerre universelle qui se prépare. Eh bien ! déchirez-vous, peuples en délire et prouvez que les siècles de la civilisation ne valent pas mieux que les siècles de la barbarie.

..

Depuis l'usurpation du territoire Pontifical des faits nombreux ont prouvé combien peu il faut ajouter foi aux proclamations insolentes et mensongères de Victor-Emmanuel. Il annonçait que la liberté religieuse de chacun et l'autorité spirituelle du Pape serait respectée. Il se posait en restaurateur de l'ordre ; et en même temps ses hommes de police, ses espions et ses sbires affluaient dans Rome comme dans un repaire de brigands.

Les autorités italiennes ne s'émeuvent nullement au récit des meurtres, des crimes et des déprédations qui se commettent journellement. Un tailleur de Tagarolle poignarde trois prêtres et l'assassin est devenu un héros que la révolution préconise. Horreur ! La ville Sainte est devenue un point de ralliement pour l'écume des sociétés ; la Ville Sainte est souillée par une populace éhontée qui profane les temples et se promène dans St. Pierre, le casque sur la tête et fumant un cigarre allumé aux lampes du sanctuaire. On enrôle des prêtres comme soldats. On démolit les noviciats et les établissements religieux pour ériger à leur place les bâtisses du gouvernement. On brise les portes du Quirinal et l'on s'empare des archives. On saisit les offrandes faites au St. Père, on le laisse

prisonnier dans la cité Léonine et on semble ne pas même lui offrir la liberté de l'exil.

Il faut que ces brigands soient pris d'un immense délire et soient devenus bien barbares pour s'attaquer à l'art même et aux monuments de l'antiquité. Le fanatisme religieux s'allie bien avec la sauvagerie ; leurs actes sont là qui le prouvent.

Le jour des rétributions ne peut être éloigné ; car les Italiens en sont rendus à ce degré de crime, de turpitude et d'infamie qui appelle les colères célestes. Oh ! alors, malheur aux coupables ! Personne n'aura lieu de s'étonner si la vengeance de Dieu s'annonce à coups de canon ou si sa justice se révèle comme l'éclair qui foudroie.

* * *

Qui n'a pas acclamé le retour de nos Zouaves Canadiens, de ces soldats dévoués que le Canada avait envoyés au secours de Pie IX et que le tourbillon des événements vient de ramener chez nous comme ces riches épaves que le flux de la mer repousse dans le port. Ils sont revenus ; mais avant leur départ, ils ont fait entendre à coups de fusils à la Porta Salara et à la Porta Pia leur protestation solennelle contre l'envahissement sacrilège des Etats Pontificaux. La populace italienne leur a craché au visage, mais Pie IX dans un sublime adieu leur a donné sa bénédiction. La traversée a été orageuse, mais l'accueil bienveillant et généreux des catholiques de Liverpool et de New-York leur a fait oublier toutes les péripéties d'une tempête sur l'océan.

Avec quelles magnifiques ovations, avec quelles explosions de joie, avec quelle spontanéité d'empressement universel nous avons reçu ces braves jeunes gens qui nous revenaient, glorieux par leurs sacrifices pour la plus grande des causes ! Il appartenait à chacun de nous de leur prouver publiquement nos sympathies pour avoir si dignement soutenu dans la vieille Europe l'honneur du nom canadien ; et ces sympathies ne leur ont pas fait défaut. Dans les grandes villes comme dans les plus humbles villages, la population s'est portée au-devant d'eux et leur a décerné les honneurs du triomphe. Illuminations, corps de musique, inscriptions de mottos, arches triomphales, drapeaux de toute sorte, et surtout masse compacte de citoyens qui refluit comme une marée : voilà ce qu'ils avaient à contempler et à admirer dans cette démonstration de la patrie.

Eh bien ! que pensent maintenant ces pessimistes religieux et ces politiques alarmistes qui ont prêché contre le mouvement pontifical en Canada ? Croient-ils encore à l'aveuglement fatal

d'un peuple qui s'en va à sa ruine parce qu'il envoie ses enfants s'aguerrir sous un ciel étranger ?

Ce mouvement a dû être causé par une idée toute providentielle. Si la France a été grande, c'est parce qu'elle a protégé la papauté. Sa puissance se révélait sous Clovis et Charlemagne, et elle ne marchait dans une voie d'humiliation et de décadence que lorsqu'elle retirait sa protection à cette même papauté. Pourquoi ne nous serait-il pas permis de croire que le Canada devra jouer en Amérique le même rôle que la France a joué en Europe ? Que ne peut-on attendre d'un pays aussi jeune qui a produit tant de missionnaires, et qui, à l'instar de sa mère-patrie, a envoyé des soldats pour défendre le successeur de Pierre.

Voilà une des plus belles pages qui sera consignée dans notre histoire.

Maintenant l'avenir s'ouvre avec des perspectives nouvelles pour nos zouaves canadiens. Jusqu'aujourd'hui ils ont donné une large part au dévouement religieux, mais il leur faut maintenant entrer dans des carrières plus pratiques et plus positives. On a émis une idée souverainement sage et éminemment patriotique, en proposant de les établir dans la forêt pour y former plusieurs noyaux de colonisation. Si ce projet venait à réussir, quel magnifique exemple ils donneraient à la génération qui se lève. On comprendrait enfin qu'on peut vivre sans mendier son salaire à l'étranger, et qu'on peut acquérir sur le sol même ces richesses que tout le monde poursuit. Le père de famille pourrait grouper ses enfants autour de lui sur un domaine généreux qui paie le travail au centuple, au lieu de les voir partir avec la truelle et le marteau à la main pour ériger des fortunes à messieurs les Yankees.

Si nos compatriotes réussissaient à donner l'élan, on verrait une race énergique et croyante surgir de nos immenses forêts. C'est là qu'est l'avenir du Canada. Nos pères étaient des soldats, nos zouaves l'ont été. Nos pères étaient des défricheurs du sol, que nos zouaves le soient aussi. Après avoir beaucoup mérité de la religion, ils auraient aussi contribué à faire une grande œuvre patriotique.

*
*
*

Il a plu à Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur d'ouvrir la quatrième session du premier parlement de la Province de Québec. Le discours du trône n'annonce pas un programme largement encadré, mais il expose des questions graves d'une importance majeure, à la solution desquelles la Chambre devra donner son concours le plus actif. L'attention publique se dirige surtout sur

trois questions principales, savoir la question du Code Municipal, la question des chemins de fer et celle de l'arbitrage provincial. C'est à nos honorables membres du Parlement local qu'il appartient d'élaborer ces œuvres d'une grande portée.

Le code municipal qui a échoué aux sessions précédentes est reparu sur la scène plus frais, plus dispos et plus enluminé. Lui fera-t on cette fois ci l'honneur de supplanter l'organisation municipale qui nous a régi jusqu'à ce jour? Quoiqu'il en soit, chacun a eu le temps de l'étudier et d'examiner quels seraient, dans la circonscription où il réside, les avantages ou les désavantages qu'il produirait. Le principe ne sera pas changé; ce sera toujours le peuple qui exercera sa souveraineté collective. Le fond et les motifs de la loi ne peuvent que subir des altérations très peu sensibles. Le but qu'on a eu en vue est sans doute d'obtenir un fonctionnement qui s'adaptera mieux à nos exigences sociales. Si l'on réussit, ce sera un beau triomphe à enregistrer dans les archives municipales; car du même coup les coteries auront à passer outre et la justice du peuple se fera envers et contre tous soit par la force même des règlements soit par les mesures coercitives.

Cependant il serait peut-être téméraire à l'heure qu'il est de chanter alléluia. Le temps nous dira si ce code refondu produira tous les bons résultats que quelques uns semblent en attendre. La multiplicité des rouages administratifs est un écueil qu'il faut éviter. Souvent un principe général, bien établi, bien intelligible et bien positif vaut mieux qu'une longue série de règlements boiteux et ambigus.

Les chemins de fer sont à l'ordre du jour. C'est une fièvre générale qui réveille l'attention des esprits et semble faire aspirer un souffle généreux dans toutes les poitrines. De tous côtés on ébauche des projets de chemins de fer et les municipalités souscrivent libéralement. Le jour n'est pas loin où les forêts incultes livreront leurs richesses aux bras des travailleurs. L'initiative privée va seconder l'impulsion générale. Il y a aussi un concours puissant que nous avons le droit d'exiger et qui heureusement ne nous fait pas défaut. Car, notre Province si longtemps paralysée semble prendre un élan irrésistible vers l'avenir, à l'aide de la constitution nouvelle qui lui accorde une autonomie distincte. Elle est prête à seconder dans la mesure de ses ressources financières ce mouvement ascendant vers l'activité et le progrès.

Mais il y a des brouillards qui assombrissent ces brillantes perspectives. Le jugement inique et incomplet des Juges Gray et MacPherson resté-là suspendu comme une épée de Damoclès. Notre Parlement local a pris une attitude ferme vis-à-vis la question de l'arbi-

trage pour la répartition des dettes de la ci-devant Province du Canada. Jamais on n'a vu parmi les honorables membres plus d'entente et plus d'unanimité pour protester contre l'injustice qu'on veut leur faire subir. On oublie les luttes acrimoneuses de la veille, et, chose merveilleuse, sur ce terrain là, les antagonistes les plus acharnés ont une même opinion, un même désir, une même volonté. Le Bas-Canada est résolu de se faire rendre justice par tous les moyens légaux et constitutionnels ; car c'est pour nous une question de vie et de mort. L'accomplissement d'une pareille iniquité nous mettrait dans un état de gêne financier voisin de la banqueroute. Nous pourrions difficilement subvenir à nos besoins locaux, tandis qu'Ontario continuerait comme par le passé à faire à nos dépens les trois quarts de sa prospérité.

La province d'Ontario refuse de reconnaître le passif qu'elle a apporté lors de l'union, et qui n'était pas moindre de \$5,925,779, tandis que le Bas-Canada avait en 1841, un surplus dans sa caisse de \$189,306, ce qui donne un total contre le Haut-Canada de \$6,115,085. Or, en admettant que le surplus de la dette provinciale à répartir entre le Haut et le Bas-Canada soit de \$10,424,853, il faut certainement déduire la somme de \$6,115,085, qui doit être mise à notre crédit. Si nous avons dû payer la moitié de l'intérêt de cette grosse somme durant l'union des Canadas, il est de justice primordiale que le paiement du capital ne nous échoit pas au moins. Cette défalcation faite, il ne resterait que la somme de \$4,309,760, dont la moitié répartie entre les deux provinces les rendrait respectivement débitrices de la somme de \$2,154,883.

Le déni de justice dont les arbitres Gray et MacPherson se sont rendus responsables à l'égard de notre province, est un fait très grave ; car libéraux et conservateurs ne craignent pas de prendre une attitude menaçante sur ce sujet et affirment que vouloir ratifier ce jugement intéressé, ce serait donner le signal de l'anarchie. Le lien qui unit les deux Provinces sœurs n'est pas fait d'un tissu assez puissant pour qu'il ne puisse être brisé ; l'édifice fédéral n'est pas encore tellement bien assis sur ses bases qu'il ne puisse être renversé par une commotion.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

BIBLIOGRAPHIE.

Petit manuel d'Agriculture à l'usage des écoles élémentaires par Hubert LaRue, Québec. Atelier typographique de Léger Brousseau, 52 pages.

Le système agricole suivi dans ce pays conduira inévitablement à l'infécondité de notre sol et à l'appauvrissement graduel de notre population, s'il doit continuer durant une période un peu prolongée. Ce triste état de choses ne fait pas doute.

De partout on entend dire que nos terres s'épuisent et ne rendent plus. Cependant les céréales croissaient autrefois abondamment et nos cultivateurs vivaient en général dans l'aisance.

Quelle est la cause de ce funeste changement? Elle est facile à signaler. Elle est due au système routinier adopté par notre population rurale. De fait, celle-ci a ignoré les notions les plus élémentaires de culture, elle a dédaigné d'améliorer son sol, d'activer sa force productive et d'adopter les expériences faites ailleurs avec tant de succès. Aussi, il n'y a rien de surprenant que nos campagnes se dépeuplent au profit de nos grands centres et plus souvent de l'étranger, puisqu'elles n'offrent pas cet agréable aspect de prospérité qu'elles devraient présenter.

Le seul moyen de ramener l'abondance d'autrefois et de féconder nos terres épuisées, c'est d'imiter l'exemple des autres pays lorsque l'incurie des cultivateurs les a rendues improductives. Il nous faut nous instruire de leurs leçons, renoncer à une routine ruineuse et adopter le système raisonné d'agriculture que nos agronomes intelligents voudraient voir appliquer en ce pays.

Il y a sans doute progrès sous ce rapport depuis quelques années. Le maigre rendement du sol commence à faire comprendre à notre population que son mode de culture est profondément vicieux et un certain nombre adoptent avec moins de répugnance les pratiques améliorées.

Notre Conseil agricole n'est plus un rouage inutile de l'administration. Il travaille efficacement à remplir la tâche éminemment utile qui lui incombe et à donner le branle au progrès et aux améliorations. Il s'efforce surtout de disséminer l'instruction agricole, qui peut opérer des prodiges.

Déjà, sous son impulsion, des conférences agricoles se donnent dans plusieurs parties de la province, des clubs s'organisent et plusieurs journaux spéciaux ont été fondés dans l'intérêt exclusif de l'agriculture. On ne saurait trop encourager ces publications et en signaler l'importance, car, ce sont ces puissants moteurs de l'opinion publique, qui ont surtout accéléré le progrès agricole en France, en Angleterre et aux États-Unis. Aussi, un de nos principaux éleveurs nous avouait récemment que c'était au moyen seul des livres et journaux agricoles, qu'il était parvenu à améliorer sa culture, connaître les meilleures espèces de bétail pour l'élevage, comprendre l'importance des engrais et atteindre une richesse relative, tandis que ses voisins, ne pouvant expliquer cet étonnant contraste, continuaient à voir le vide se faire dans leur caisse.

M. le Dr. LaRue a parfaitement compris la nécessité de l'instruction agricole et c'est en vue de la populariser qu'il a publié son manuel d'agriculture. Ce n'est pas une œuvre de science théorique qu'il a voulu faire. Non. Son petit traité que nous avons entendu louer par des hommes compétents, sauf quelques réserves, s'adresse surtout aux élèves des écoles élémentaires. L'auteur a voulu vulgariser les notions les plus certaines de l'agronomie et inspirer à l'étudiant le goût de développer plus tard ses connaissances. Ce livre est dépouillé de tous les termes techniques qui hérissaient autrefois certains journaux et livres agricoles répandus en ce pays. Et sa rédaction claire et méthodique sera à la portée des intelligences les plus bornées.

M. le Dr. LaRue est l'un de ces citoyens intelligents et laborieux dont les efforts éclairés tendent aux progrès de leurs nationaux et à leur prospérité. C'est avec le concours de nombre d'hommes de son talent et de son patriotisme, qu'on pourrait espérer une véritable révolution matérielle dans notre pays.

JOSEPH TASSÉ.
